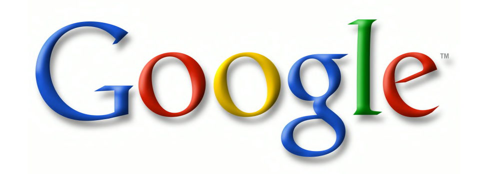
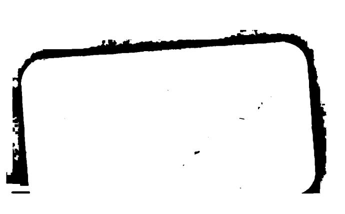



UA
703
.A7
2nd
H67
1886
A 892,163
PETITE BIBLIOTHÈQUE
DE
L'ARMÉE FRANÇAISE
HISTORIQUE
DU 2ème RÉGIMENT
D'INFANTERIE
HENRI CHARLES-LAVAUZELLE
ÉDITEUR
PARIS
LIMOGES



PETITE BIBLIOTHÈQUE DE L'ARMÉE FRANÇAISE

HISTORIQUE

DU

2e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Amérique (1779-1783). — **Fleurus** (1794).
Neuwied (1797). — **Zurich** (1799). — **Gênes** (1800).
Friedland (1807). — **Essling-Wagram** (1809).
Polostk (1812). — **Fleurus** (1815).
Espagne (1823). — **Algérie** (1842-1848).
Italie (1859).



PARIS — 11, Place Saint-André-des-Arts | **LIMOGES** — Nouvelle route d'Aixe, 46.

IMPRIMERIE ET PAPETERIE MILITAIRES

HENRI-CHARLES-LAVAUZELLE

2e Édition. — 1886.

HISTORIQUE

DU

2e RÉGIMENT D'INFANTERIE

Ire PARTIE

ORGANISATIONS SUCCESSIVES.

Le 2e régiment d'infanterie fut créé le 25 mars 1776, sous le nom de PROVENCE et formé avec les 1er et 3e bataillons de PICARDIE.

En 1780 (ordonnance du 5 avril), il reçut à son tour le nom de PICARDIE, par suite de la dénomination de COLONEL-GÉNÉRAL accordée au 1er régiment de l'arme.

Le 1er janvier 1791, le nouveau PICARDIE devint 2e régiment d'infanterie.

En 1793, la 2e demi-brigade de bataille fut formée avec le 3e bataillon du 1er régiment (ex-Colonel-Général) et deux bataillons de volontaires provenant de la levée en masse.

Enfin, en l'an IV, lorsqu'on réduisit le nombre des demi-brigades et que le numéro de chacune d'elles fut donné au sort, la 2e demi-brigade d'infanterie de ligne fut réorganisée avec la 94e demi-brigade de bataille, qui provenait de l'amalgame du 2e bataillon de la 47e demi-brigade (ex-Lorraine), du 1er bataillon de Saône-et-Loire et du 1er bataillon du Cher.

Campagne de 1792.

Le 2e régiment d'infanterie combat d'abord sous les noms de Provence et de Picardie, avec la plus grande distinction, sous les ordres de TURENNE et de CONDÉ; puis en Amérique, de 1779 à 1783, avec ROCHAMBEAU; enfin, aux armées du Nord et de la Moselle, en 1792, sous le nom de 2e régiment d'infanterie, ayant alors à sa tête le colonel MACDONALD, qui devait être un jour maréchal de France.

Campagne de 1793.

Le 23 mars 1793, le 2e de ligne livre un beau combat aux environs de Tourcoing, et le grenadier GROS-LAMBERT, qui prned un étendard à l'ennemi, est signalé avec plusieurs de ses compagnons d'armes du régiment.

En 1793 encore, au combat livré le 11 juillet entre Grisvel et Maubeuge, le 2e de ligne accomplit des prodiges de bravoure : le caporal SOISSON, notamment, pénètre le premier au sommet d'une redoute, tue plusieurs grenadiers ennemis et fait prisonnier leur capitaine.

Campagne de 1794.

L'affaire du 25 octobre 1793 devant Maubeuge, les divers passages de la Sambre effectués les 20, 23 et 26 mai 1794, la prise de Charleroi, le 24 juin 1794, la bataille de Fleurus (25 juin 1794), la conquête de la Belgique, fournirent au régiment de nouvelles occasions de montrer sa valeur.

Campagnes de 1796-1797.

Sous le titre de 2e demi-brigade d'infanterie de ligne, il sert de 1796 à 1797 à l'armée de

Sambre-et-Meuse; à cette armée dont la bravoure et la discipline sont restées légendaires et qui eut pour chefs : JOURDAN, HOCHE, KLÉBER, MARCEAU !

Il se signale dès le début de la campagne de 1797 à Neuwied, où le sergent-major FAVEAU et l'adjudant GOUNED furent nommés officiers sur le champ de bataille.

Le lieutenant GUILLET et le caporal PONCET furent cités : le premier, pour être entré le premier avec 12 grenadiers dans une redoute dont il est resté maître, et avoir pris le même jour à la tête de 30 grenadiers, un convoi d'effets militaires, en faisant prisonnière une partie de l'escorte; le deuxième, pour avoir pris à l'ennemi un canon attelé de quatre chevaux et deux caissons.

La paix ayant été rétablie par le traité de Campo-Formio (26 octobre 1797), la 2e demi-brigade entre dans la composition de l'armée de Mayence, qui prend plus tard la dénomination d'*armée du Danube*, sous les ordres de JOURDAN.

Campagne de 1799.

La 2e demi-brigade fait partie de la 1re division (général SOUHAM) de l'armée du Danube.

Cette armée ayant débouché dans la vallée du Danube, cherche à s'étendre à droite vers le lac de Constance pour se relier à l'armée d'Helvétie qui, sous le général MASSÉNA, s'est rendue maîtresse du cours du Rhin, depuis sa source jusqu'au lac de Constance; mais elle est forcée de se retirer en présence des forces supérieures des Autrichiens, et vient s'établir à Tuttlingen, occupant Aach, Engen et Liptingen.

Bataille de Stokach.

(25 mars 1799.)

Les Autrichiens ayant occupé Stokach, point de jonction des routes de Souabe et d'Helvétie, que l'armée française a négligé d'occuper dans sa retraite, se portent dans la direction de la Souabe pour connaître exactement la ligne de retraite de l'armée française, qui, de son côté, se porte vers Stokach pour chercher à s'en emparer.

Le 25 mars, les deux armées se rencontrent entre Liptingen et Stokach. Les Autrichiens sont repoussés par la division d'avant-garde.

Les deux divisions Ferino et Souham marchent à l'attaque du plateau de Nellemberg, position que les Autrichiens occupent dès le matin, en avant de la rivière et de la ville de Stokach, pendant que la division Saint-Cyr cherche à tourner la droite ennemie.

Ces deux divisions sont repoussées et rejetées sur les chaussées de Liptingen et d'Engen avant que la division Saint-Cyr soit arrivée. La deuxième demi-brigade s'arrête à Aach, en avant d'Engen, et défend cette localité et la rivière du même nom avec la plus grande énergie, pendant qu'à sa gauche, la cavalerie française charge la cavalerie autrichienne dans la plaine de Liptingen, sans pouvoir l'arrêter cependant, en raison de sa faiblesse numérique.

L'infanterie, malgré les plus grands efforts, est débordée et se débande. La retraite s'exécute vers le Danube par les deux routes de Liptingen et d'Engen, et l'armée vient s'établir dans la forêt Noire, où elle prend ses dispositions pour rester sur la défensive en attendant des renforts.

Le lieutenant LEMAITRE et le sous-lieutenant PREVOST se firent remarquer par leur bravoure. Le premier soutient avec 100 hommes la retraite d'un bataillon de la septième demi-brigade avec tant d'énergie qu'il tombe dans les rangs ennemis et est fait prisonnier; le second, étant de garde au pont de Triberg, le défend avec succès contre 400 Tyroliens.

Le 9 avril 1799, le général JOURDAN remet le commandement de l'armée du Danube au général Masséna qui commande l'armée d'Helvétie. Les deux armées réunies prennent le nom d'armée du Danube. A la suite de la retraite de Jourdan, les troupes françaises ne peuvent conserver les positions conquises sur le Rhin. MASSÉNA dirige la plus grande partie de l'ancienne armée de JOURDAN en Suisse, et prend position en arrière de la Limma qui traverse le lac de Zurich.

Ce mouvement rétrograde, du Rhin à la Limmat, ne s'exécute pas sans combattre. L'ennemi, enhardi par les succès qu'il vient d'obtenir, donne à la deuxième demi-brigade de fréquentes occasions de se signaler.

A Andelfingen le capitaine PIERRON fait prisonnier un chef de bataillon autrichien et fait mettre bas les armes à une partie de sa troupe; l'adjudant SOISSON, à la tête de 10 hommes, fait mettre bas les armes à trois compagnies de tirailleurs autrichiens.

A Rorbis, le capitaine CHANU est blessé et nommé chef de bataillon pour le bel exemple de bravoure qu'il donne à ses soldats; le lieutenant DUMONTET se distingue également par sa bravoure.

Après l'exécution de ces mouvements, la 2e

demi-brigade de ligne fait partie de la 6e division (général MESNARD) placée au centre de l'armée, en arrière de la Limmat.

Les 4 et 5 juin, les Autrichiens attaquent la ligne de la Limmat; le général Masséna, avec son faible effectif, juge prudent de ne pas la défendre, et se retire un peu en arrière sur la chaîne de l'Albis, abandonnant Zurich que les Autrichiens se hâtent d'occuper et de fortifier davantage.

La 2e demi-brigade est alors placée aux environs de Baden.

De nombreux renforts sont arrivés à l'armée du Danube, qui compte maintenant 75,000 hommes.

Du côté de l'ennemi, les renforts arrivent également. Korsakow amène 30,000 Russes que doit rejoindre Souvarow avec son armée qu'il ramène d'Italie, pour permettre aux Autrichiens d'aller agir sur le Rhin avec l'archiduc Charles. Le général en chef MASSÉNA résolut d'attaquer l'ennemi avant la jonction de Korsakow et de Souvarow et après le départ de l'archiduc Charles.

Bataille de Zurich.

(24 et 25 septembre 1799.)

(Inscrite sur le drapeau du régiment.)

Nous ne saurions mieux faire que d'extraire du *Bulletin historique mensuel de l'armée du Danube* les passages suivants relatifs à la bataille de Zurich, où la 2e demi-brigade prit une part si glorieuse.

« Point de moyens, soit matériels, soit pécuniaires, point de solde depuis plusieurs mois; des baïonnettes, l'amour de la République et la passion de vaincre : voilà les ressources qui res-

taient à cetre armée. Une bataille de quinze jours sur une ligne de plus de 60 lieues de développement contre trois armées combinées (Korsakow, Hotze, Souvarow), conduites par des généraux expérimentés, occupant des positions réputées inexpugnables, voilà ses opérations.

« Trois armées battues et dispersées, 20,000 prisonniers, plus de 10,000 morts ou blessés, 100 pièces de canon, 15 drapeaux, tous les bagages de l'ennemi, neuf de ses généraux tués ou pris ; l'Italie et le haut-Rhin dégagés, l'Helvétie libre, le prestige de l'invincibilité des Russes dissipé, voilà le résultat de ses combats. »

Le 24 septembre, le passage de vive force de la Limmat est effectué avec des difficultées inouies.

« Toutes les troupes ont fait des prodiges de valeur, dit le général en chef dans son rapport, les 10e léger, 2e, 37e, 57e et 102e de bataille s'y sont particulièrement distingués. Le terrain était couvert de morts et de blessés, trois Russes contre un Français !!! »

Pendant la nuit du 24 au 25 septembre, le général en chef ennemi concentre toutes ses forces sur les hauteurs de Zurich pour les réunir à celles qui défendent la place et nous attaque à la pointe du jour. Après des efforts considérables, l'ennemi réussit à faire reculer le centre et la gauche de l'armée française. Le général en chef, voyant ce mouvement, forme une colonne composée des carabiniers de la 10e demi-brigade légère, de 2 bataillons de la 2e demi-brigade de ligne et de deux escadrons du 23e chasseurs, et la jette, sous les ordres du général Gazan, au secours du centre qui paraît le plus menacé. L'ennemi est arrêté net dans sa poursuite, et,

malgré l'énergie qu'il déploie, est bientôt culbuté, nous laissant tous ses canons comme trophée.

Ce beau fait d'armes valut à la 2e demi-brigade de ligne l'honneur d'être citée pour la deuxième fois par le général MASSÉNA, dans le *Bulletin historique de l'armée du Danube.*

Citons parmi les braves qui, dans cette journée, honorèrent la deuxième demi-brigade, le lieutenant POUPIER qui, le 24 septembre, à la tête d'un fort détachement, prend deux canons et fait trois cents prisonniers; le sous-lieutenant VINDÉ qui, chargé d'éclairer le bois en avant de Zurich, y fait quarante prisonniers; le sous-lieutenant PRÉVOST qui, le 25 septembre, à la tête de 30 grenadiers, franchit les remparts de Zurich un des premiers, et fait déposer les armes à cent Russes, dont beaucoup d'officiers.

Après la prise de Zurich, les deux divisions LORGE et MÉNARD sont lancées à la poursuite de Korsakow qui se retire sur le Rhin, à l'ouest du lac de Constance. De temps à autre, les Russes s'arrêtent pour s'opposer à la poursuite de ces deux divisions. Le 30 septembre a lieu le combat de Schaffouse et le 6 octobre celui de Diesenhofen ou de Schlatt.

« Dans cette dernière affaire, dit le *Bulletin historique*, la droite se compose de deux bataillons de la 2e et de la 57e demi-brigade, qui furent vigoureusement attaqués et se sont immortalisés dans cette journée. Une partie de notre infanterie, après avoir accueilli la cavalerie ennemie par le feu le plus vif et le plus soutenu, la recevait jusque sur ses baïonnettes sans s'ébranler, tandis que l'autre partie la chargeait sur son flanc avec une ardeur sans exemple ».

A cette affaire, le sous-lieutenant LEBIGOT, voyant les soldats incertains devant une attaque furieuse de l'ennemi, s'élance en avant avec le drapeau. Tout le bataillon le suit, charge les Russes et les repousse au loin.

Le 22 octobre, l'armée du Danube occupe le Rhin que l'ennemi a été forcé d'abandonner, la deuxième demi-brigade est cantonnée à Zursach au confluent de l'Aar avec le Rhin.

Au mois de novembre, le général MASSÉNA va prendre le commandement de l'armée d'Italie, choisissant entre toutes pour l'emmener avec lui, la deuxième demi-brigade, preuve incontestable de la confiance qu'il avait dans la vaillance et la discipline de ce brave régiment, appelé ainsi à cueillir de nouveaux lauriers.

ARMÉE D'ITATIE

Défense de Gênes (1800)

(Inscrite sur le drapeau du régiment.)

L'armée d'Italie occupe les hauteurs de l'Apennin, ayant Gênes comme base d'opérations. Elle est réduite, par suite de son infériorité numérique, à la défensive; mais, grâce à la valeur des troupes qui la composent, elle va s'immortaliser par la défense de Gênes contre les Autrichiens et les Anglais.

La deuxième demi-brigade de ligne fait partie de la deuxième division (général GAZAN), qui est à l'aile droite de l'armée et est cantonnée à Croce di Frecchi, Casella, Savignone, Borgo di Fornari et Ronco, c'est-à-dire sur la Scriria et le Monte-Jovi, en face du col de la Bochetta.

L'apparition de la flotte anglaise (5 avril) est le signal du commencement des hostilités.

L'ennemi cherche à couper nos lignes en attaquant Borgo di Fornari, mais il est repoussé, laissant entre nos mains 80 prisonniers. En avant de Borgo di Fornari, le capitaine GARNIER, de la deuxième demi-brigade, qui garde le defilé de Conigliano, empêche l'ennemi d'y passer et favorise par sa résistance la retraite du général de brigade SPITAL.

Le 6 avril, les Autrichiens prononcent une attaque générale, la division GAZAN se retirant devant des forces supérieures, prend position plus en arrière. Les 2e et 3e demi-brigades sont placées à Buzalla, poste flanqué par la Scrivia à droite et le Monte-Jovi à gauche, et de la plus haute importance par l'embranchement des routes qui s'y croisent.

Le 7 avril l'ennemi est repoussé et la 2e demi-brigade reprend ses positions de la veille.

Le *Journal* des opérations militaires cite la 2e demi-brigade comme s'étant distinguée pendant ces deux journées, où elle fit 60 prisonniers, par sa valeur et la précision de ses mouvements. Parmi les faits remarquables, nous pouvons citer les suivants :

Le 6 avril le commandant SOLINIAC repousse, à Buzzalla, deux régiments ennemis qui viennent l'y attaquer ; le lieutenant DUMONTET se distingue dans une charge qui force l'ennemi à repasser la Scrivia. Le sous-lieutenant MARÉCHAL, à la tête d'un faible détachement, se trouve cerné entre Borgo di Fornari et Buzzalla, il se fraie un passage à la baïonnette et rejoint son corps sans avoir perdu un seul homme.

Le 7 avril, au moment où le 3e bataillon de la 2e demi-brigade vient reprendre possession de Borgo di Fornari dont l'ennemi s'est emparé, le

tambour DOZIER marche constamment en avant, battant la charge ; voyant que l'ennemi s'ébranle et que sa caisse devient inutile, il s'empare d'un fusil et combat avec une ardeur qui attire l'attention de ses chefs et en particulier du général de brigade POINSOT, qui le fait citer à l'ordre de l'armée.

Le 7 avril, au soir, le général en chef craignant que la division Gazan soit coupée de Gênes, lui envoie l'ordre d'abandonner la Bochetta et de se replier sur cette ville.

Gênes s'étend en amphithéâtre au pied d'un contrefort de l'Apennin, qui projette deux arêtes s'inclinant vers la mer dans la direction du levant et du couchant, de manière à former un triangle, dont la base est le port. Sur les points culminants qui entourent Gênes, s'échelonnent des ouvrages détachés.

Indépendamment de ces ouvrages extérieurs, la ville est entourée d'une enceinte continue.

Tel est le théâtre où 12,000 hommes, commandés par un chef incomparable, vont s'illustrer en défendant à outrance une ville étrangère, qui renfermait 75,000 habitants mal disposés, et alors que, dès le début du siège, pâles, languissants et abattus, nos soldats ne semblent plus être que des spectres et qu'il ne se trouve pas dans les magasins de quoi leur assurer une seule distribution de pain !

« Rien, dit le *Journal* des opérations militaires du siège de Gênes, n'est plus digne d'éloges et d'admiration que la conduite des officiers des corps dans ce blocus ; pénétrés de la nécessité de commander, par leur exemple, les sacrifices et les efforts que les circonstances suprêmes rendaient indispensables, ils se dévouèrent

de la manière la plus honorable. Un exemple suffira pour prouver cette vérité :

» De quatre-vingt-dix-sept officiers qui, au commencement du blocus se trouvaient dans la 2e demi-brigade, il n'y en eut que deux qui ne furent pas blessés. »

Affaire de la Verreria (11 avril).

Le 10 avril, la colonne du général Soult, dont faisait partie la division Gazan, marchait sur Sasello par Aquabonna quand le général Soult est informé qu'une colonne ennemie de 8,000 hommes venant de Montenotte se dirige sur la Verreria, dans l'intention de couper ses communications avec celles du général en chef.

Le général Gazan prend position à Pallo et le général Poinsot, avec la 25e légère et la 2e demi-brigade, attaque à la hauteur de Sasello l'arrière-garde qui file sur la Verreria ; l'ennemi, surpris par cette brusque attaque, se retire, abandonnant au général Poinsot trois canons.

Le 11 avril, à la pointe du jour, une reconnaissance à laquelle prennent part les grenadiers de la 2e demi-brigade est poussée sur la Verreria, surprend les avant-postes ennemis et les rejette en désordre sur le corps principal établi en arrière.

Le général Soult vient attaquer cette position, et après deux heures d'un combat acharné, l'ennemi est obligé de se retirer laissant entre nos mains 2, 000 prisonniers et 7 drapeaux.

Jusqu'au 19 avril la colonne Soult de son côté, la colonne du général en chef de l'autre, tiennent la campagne et font subir à l'ennemi des échecs sérieux, malgré leur infériorité numérique.

Citons quelques faits particuliers à la 2e demi-brigade dans les expéditions précédentes : le 11 avril, à la prise de la Verreria, le sous-lieutenant PREVOST joue un rôle important dans la prise de 6 drapeaux et du régiment autrichien Deutschmeister.

A la même affaire, les grenadiers réunis de la 2e demi-brigade soutinrent avec opiniâtreté les efforts d'un ennemi considérable. Cependant, les munitions venant à leur manquer, ils commençaient à faiblir. « *En avant !* » s'écrie tout à coup le grenadier BONNOT, « en avant ! à la baïonnette ! » Et il s'élance le premier ; ses camarades suivent son exemple. Tous abordent l'ennemi avec un tel ensemble et une telle impétuosité, qu'ils le forcent à abandonner les rochers sur lesquels il s'était établi, et lui font subir une perte considérable en morts et en prisonniers. Le grenadier Bonnot fut nommé caporal sur le champ de bataille par le général GAZAN. Le 12 avril, le lieutenant ALLAN éclairant avec un détachement la marche d'une colonne qui conduit 3, 500 prisonniers à Gênes ,attaque l'ennemi qu'il rencontre et fait mettre bas les armes à 314 Autrichiens. Le 18 avril, au combat de VOLTRI, le sous-lieutenant SOISSON se distingue par sa résistance opiniâtre en couvrant la retraite.

Le 20 avril les 2e et 3e demi-brigades, sous les ordres du général POINSOT, constituent la brigade de réserve et occupent Gênes qui va à partir de ce jour subir les effets d'un terrible blocus.

Deux attaques de vive force sont tentées sur Gênes les 23 et 30 avril ; l'effort principal de l'ennemi se portant sur les positions des Deux-

Frères et de Quezzi. L'attaque du 23 échoue, mais celle du 30 renouvelée avec des forces plus considérables, fait tomber successivement au pouvoir de l'assaillant le Monte-Ratti, le fort de Quezzi puis la position des Deux-Frères. Le général autrichien se propose d'occuper toutes les troupes de la garnison sur un certain point pour faire entrer dans la ville, par un autre point, des bataillons qu'il tient en réserve.

La situation est critique, le général en chef décide qu'il va lui-même prendre l'offensive en y faisant coopérer la brigade de réserve.

Reprise des deux forts des Deux-Frères et Quezzi. (30 avril 1800.)

Il donne l'ordre au général Soult de reprendre la position des Deux-Frères avec les 73e et 106e demi-brigades, qu'il fait soutenir par les grenadiers de la 2e demi-brigade ; cette attaque, qui a lieu le soir, est couronnée d'un plein succès.

Les 2 bataillons de la 2e, sans les grenadiers, reçoivent l'ordre de marcher avec le général Miollis pour reprendre le fort de Quezzi.

Le général Poinsot commence l'attaque avec la 3e de ligne, mais cette attaque est repoussée. Le général en chef, qui assiste à cet échec, n'ayant plus en réserve que la 2e demi-brigade, ordonne au général Miollis de se mettre à la tête du 1er bataillon et de se diriger sur le flanc droit de l'ennemi ; à l'adjudant-général Thiebault de se porter au pas de charge avec les quatre premières compagnies du 2e bataillon sur son flanc gauche, pendant que les deux bataillons de la 3e demi-brigade, ralliés par le général Poinsot, soutiendront au centre le choc des Autrichiens. Trois fois les quatre premières compagnies du

2e bataillon se lancent à l'attaque, trois fois elles sont repoussées. L'ennemi, profitant de sa supériorité numérique, parvient à envelopper cette petite colonne. C'est alors que le général en chef fait avancer les quatre dernières compagnies du 2e bataillon de la 2e demi-brigade, c'est-à-dire le reste de sa réserve. L'adjudant-général ANDRIEUX est chargé de conduire ce demi-bataillon et le général MASSÉNA lui-même, à travers les pierres et le feu le plus meurtrier, marche, suivi de ses officiers, à la tête de cette troupe jusqu'à ce qu'elle ait opéré sa jonction avec la colonne à la tête de laquelle l'adjudant-général THIEBAULT combat encore. Ce renfort décide la victoire, l'ennemi est repoussé en abandonnant 200 prisonniers. Le 2e bataillon de la 2e demi-brigade se jette tout entier à sa poursuite et vient faire sa jonction, en avant du fort de Quezzi, avec le 1er bataillon qui a renversé tout ce qui s'est trouvé sur son passage et a fait 350 prisonniers. Les deux dernières redoutes sur le Monte-Ratti sont enlevées. A cinq heures du soir les Autrichiens, repoussés partout, sont en pleine déroute. Telle est la journée du 30 avril, la plus brillante du blocus ; elle coûte à l'ennemi plus de 4,000 hommes dont 1,600 prisonniers.

Le *Journal* du siège cite comme s'étant distingués dans la 2e demi-brigade, le chef de bataillon MANHIN et le capitaine MARGERI.

Parmi ceux qui se distinguèrent, citons encore les sous-lieutenants JAMES, HENRY qui fait un officier et plusieurs soldats prisonniers, et PREVOST qui fait déposer les armes à un officier et à sa troupe ; les sous-officiers PONCET et PESLOT, nommés sous-lieutenants pour leur belle con-

duite; le sergent Plisson, qui s'empare avec quelques braves de deux pièces de canon et fait quatre prisonniers; le caporal Bonnot, qui fait à lui seul un officier et deux Autrichiens prisonniers.

Reconnaissance sur la Coronata.

(2 mai 1800.)

Une reconnaissance ayant été dirigée sur la Coronata par deux colonnes; celle de droite (général Gazan) est repoussée. Le général en chef fait soutenir la retraite par la 2e demi-brigade conduite par le général Poinsot. Grâce à l'énergie de ce brave régiment, les troupes françaises peuvent reprendre l'offensive et conserver le village de Rivarolo.

Dans cette journée, le capitaine Guillet repousse avec sa compagnie un corps de 200 Autrichiens et fait un grand nombre de prisonniers. Le capitaine Chanvin contribue beaucoup à la reprise de Rivaloro en s'avançant à la tête de ses hommes dans un petit enclos par où les ennemis, au nombre de plus de cent, cherchent à couper la retraite. Il en blesse quelque-uns, fait mettre bas les armes à une vingtaine et met les autres en fuite.

Affaire de Monte-Faccio et Monte-Cornua.

(11 mai 1800.)

Le 11 mai, le général en chef répond à une sommation de se rendre par une sortie générale. Les troupes sont organisées en deux colonnes sous les ordres des généraux Soult et Miollis. La brigade de réserve marche avec la colonne du général Soult, qui remonte la rive droite du

Bisagno repoussant tous les postes ennemis qu'elle rencontre jusqu'à Cassolo ; en cet endroit l'avant-garde (25e légère et 24e de ligne) traverse le Bisagno, prend le Monte-Faccio à revers. repousse l'ennemi et se laissant trop entraîner par son ardeur, s'éloigne trop loin des troupes de réserve. Après un combat de deux heures elle allait succomber devant un ennemi bien supérieur en nombre, lorsque le général Poinsot arrive avec la 2e demi- brigade.

Le général Soult fait former le premier bataillon en colonne serrée, le fait appuyer à droite et à gauche par un autre bataillon et le lance en avant.

L'ennemi, qui se croyait vainqueur, surpris par cette attaque si vigoureuse, s'arrête net et est bientôt culbuté complètement ; plus de 800 Autrichiens sont précipités du haut des rochers et un plus grand nombre est pris dans les retranchements. De là une attaque à la baïonnette est dirigée sur le Monte-Cornua dont les retranchements sont enlevés avec vigueur. Le soir, la colonne Miollis rejoint la colonne Soult à Nervi, près du Monte-Ratti.

Le capitaine Guillet est signalé par suite du grand nombre de prisonniers qu'il fait avec sa compagnie.

Le capitaine Chanvin met en moins de 20 minutes, 25 hommes hors de combat, parmi lesquels plusieurs officiers, et fait un très grand nombre de prisonniers.

Le lieutenant Henry, avec 7 hommes, fait mettre bas les armes à 200 Autrichiens commandés par 4 officiers et prend 16 mulets chargés de munitions. Dans la charge du 1er bataillon sur le Monte-Faccio, le sous-lieutenant

Soisson se fait remarquer par sa bravoure éclatante : il pénètre, après avoir tué plusieurs Autrichiens, dans les retranchements ennemis, où il force par son audace un colonel et cinq officiers à lui rendre leurs épées pendant que le reste de la troupe rend les armes au 1er bataillon de la 2e demi-brigade.

Dans cette action, qui n'a duré que 6 minutes, le sous-lieutenant Soisson a tué ou mis hors de combat 25 hommes et a fait 6 officiers prisonniers.

A l'enlèvement des redoutes du Monte-Cornuo le lieutenant Prevost arrête avec ses hommes une colonne ennemie, prend les chevaux et mulets qui portent les munitions et fait l'escorte prisonnière. Le caporal de grenadiers Bonnot prend deux officiers, deux chevaux et un mulet chargés de cartouches.

Affaire de Monte-Creto.
(13 mai 1800).

Trois jours après, le général en chef tente une nouvelle sortie. Il se dirige cette fois sur le Monte-Creto, point central des positions ennemies autour de Gênes. Les troupes sont divisées en deux colonnes commandées par les généraux Soult et Gazan.

La 2e demi-brigade marche avec la colonne de droite placée sous les ordres du général Soult. L'attaque de gauche où le général Spital est blessé, ne réussit pas ; à l'attaque de droite, les premières redoutes sont enlevées, mais l'ennemi ayant reçu des réserves, le combat devient terrible. On se bat corps à corps, le général Gauthier est blessé, ses soldats reculent.

Le général Soult fait avancer la 2e demi-brigade et la lance sur l'ennemi qui faiblit alors, abandonnant les positions du Monte-Creto.

Les troupes faisaient leurs préparatifs d'installation, quand l'arrivée d'une nouvelle réserve ennemie surprend nos soldats et les rejette en désordre hors des retranchements.

Le général Soult est frappé d'une balle qui lui fracasse la jambe droite, au moment où il se prépare à reconduire à l'attaque la 2e demi-brigade, qui se borne alors à protéger la retraite de la colonne qui se retire sur Gênes.

Dans cette retraite, le colonel PERRIN, qui est depuis sept ans à la tête de la 2e demi-brigade de ligne, et qui l'a si vaillamment conduite dans tant d'actions glorieuses, est blessé mortellement.

Sur le Monte-Creto, le capitaine CHANVIN s'élance le premier dans une redoute, saisit un officier par le collet, se perce la cuisse de son épée en tombant avec lui, fait cet officier prisonnier et reste au combat malgré la douleur que lui cause sa blessure.

Le lieutenant Lorillon saisit un colonel à la tête de son régiment, et le fait prisonnier quoiqu'il ait déjà reçu un coup de feu à la jambe droite. Le fourrier VUATRIN s'élance au milieu des rangs ennemis, y saisit un major autrichien, et quoique blessé d'un coup d'épée à travers le corps par un de ceux qui cherchent à délivrer le major, il le ramène au quartier général. Le caporal de grenadiers BONNOT s'élance un des premiers dans les retranchements de Monte-Creto, arrache de son rang un capitaine qu'il désarme, et le fait prisonnier.

Pendant la retraite, BONNOT serré de près, tue

de sa main deux Autrichiens, l'un d'un coup de feu, l'autre d'un coup de baïonnette. D'autres Autrichiens s'acharnant sur lui parviennent à le désarmer de son fusil. Dans ce moment critique il se précipite du haut de la montagne en bas où il est accueilli par le feu de huit Autrichiens. Il ne lui reste pour toute défense que le sabre qu'il a enlevé au capitaine. Se voyant perdu, il se jette sur ces huit Autrichiens en criant : *A moi, mes amis, ils sont pris !*

Trois d'entre eux s'enfuient effrayés, les cinq autres se rendent. Le caporal Bonnot les ramène à la demi-brigade.

Après des privations sans nombre qui ont rendu les soldats incapables de marcher ou de combattre, le général Masséna signe l'acte d'évacuation de Gênes le 4 juin.

Le 5 juin, la garnison quitte la ville avec armes et bagages sous les ordres du général Gazan et se rend à Voltri, puis à Savone, où elle opère sa jonction avec la colonne du général Suchet.

Opérations sur le Mincio et l'Adige.
(Décembre 1800.)

Après ce mémorable siège, pendant lequel la petite armée de Masséna avait fait plus de prisonniers et tué plus d'ennemis qu'elle ne comptait de soldats, la 2e demi-brigade de ligne fit partie de l'armée du général Brune, pendant la campagne de 1800-1801, sur le Mincio et l'Adige, qui se termina par l'armistice de Trévise et le traité de Lunéville.

Dans une des affaires avec les Autrichiens, le 22 décembre 1800, près de Peschiera, le sergent-major Quidet, de la 2e demi-brigade, s'avance

malgré une fusillade très vive jusqu'à un mur que l'ennemi démolit, et l'empêche pendant quelques minutes de continuer son travail qu'il reconnait assez bien pour en rendre un compte exact.

Au passage de vive force du Mincio, le 26 décembre « journée infiniment glorieuse, dit le gé« néral chef d'état-major OUDINOT, pour les trou« pes qui eurent occasion d'y donner », la 2e demi-brigade se distingua d'une façon particulière :

Le capitaine GARNIER, avec sa compagnie, fait beaucoup de prisonniers ; le lieutenant BEAUDEL, à la tête de 50 hommes, s'empare de trois bouches à feu ; le lieutenant PIERSON, à la tête de deux compagnies, est entré dans les redoutes et a beaucoup contribué à les faire rendre.

Le sergent-major QUIDET, à la tête de la fraction qu'il commande, force à rétrograder un escadron ennemi qui se dispose à charger la queue de la colonne ; le sergent MARCHET (Jean) se signale particulièrement à la prise de Vallégio : une pièce de canon ayant pris position pour battre en flanc une fraction qui a fait un faux mouvement, et se trouve par suite dans une position dangereuse, le sergent MARCHET à la tête de quelques hommes, fond sur cette pièce et s'en empare après avoir mis les défenseurs en fuite. Au même instant, il aperçoit un chef de bataillon de la 25e légère, blessé grièvement, que trois fantassins hongrois dépouillaient. Il laisse à ses hommes le soin d'emmener la pièce de canon, attaque les trois Hongrois, les met en fuite, emporte l'officier blessé sur ses épaules et le met hors de danger. L'officier reconnaissant lui parle de récompense, « Je l'ai reçue, lui répond MAR« CHET, puisque j'ai eu le bonheur de vous sauver « la vie. »

A l'affaire de MONTEBELLO, le 7 janvier 1801, le capitaine CHANVIN et le sous-lieutenant DARNAULT, des grenadiers de la 2e demi-brigade, méritèrent par leur courage d'être cités dans le *Journal historique*. Le lieutenant ALLAN, avec quelques tirailleurs, s'empare de deux pièces de canon. Le sergent-major QUIDET se fait encore remarquer dans cette affaire par sa bravoure en se jettant avec 20 hommes au milieu des tirailleurs ennemis qu'il parvient à disperser.

La paix de Lunéville ayant mis fin à la guerre, la 2e demi-brigade rentre en France où elle va tenir garnison à Toulouse jusqu'en septembre 1803, date à laquelle elle est envoyée à Toulon.

2e régiment d'infanterie de ligne.

Le 15 octobre 1803, la dénomination de régiment est reprise, c'est sous ce titre que nous allons suivre notre brave régiment dans ces immortelles campagnes où il devait encore s'illustrer.

Il fournit deux bataillons au corps de débarquement qui livre la bataille navale de Trafalgar (21 octobre 1805) où il perd 32 officiers et 799 hommes, tués, noyés ou prisonniers.

Il fait ensuite partie de l'armée d'Italie, à Alexandrie, en 1806, puis se rend en 1807 avec le général Molitor à Magdebourg où il fait partie de l'armée d'observation commandée par le maréchal Brune; puis aux environs de Berlin.

De là, la division MOLITOR va assiéger Straslund, et après la reddition de cette place par les Suédois, le 2e de ligne y tient garnison jusqu'en 1808, époque où la Prusse est évacuée. Le régiment rentre en France et vient tenir garnison à Mâcon.

Au mois de janvier 1809, la division MOLITOR, à laquelle appartient toujours le 2e de ligne, est portée sur Strasbourg, puis de là sur Ulm, où elle va faire partie du 4e corps de l'armée d'Allemagne placée sous les ordres de Masséna. Le 2e de ligne est heureux de servir à nouveau sous les ordres du vainqueur de Zurich et du défenseur de Gênes et va contribuer à lui faire conquérir le titre de prince d'Essling.

Au combat de Neumarkt, le 2e, après avoir passé le pont de la Roth, s'empare d'une hauteur boisée d'où l'on pouvait protéger la retraite, en précipitant en bas une troupe autrichienne qui la défend. Le reste de la division défile ensuite, protégé par le 2e, qui eut avec les Autrichiens un engagement terrible. Ce brave régiment est si obstiné à lutter, quc le général MOLITOR a grand'peine à le ramener en arrière. Avant de repasser le pont, il charge plusieurs fois à la baïonnette, et force ainsi les Autrichiens à lui laisser opérer sa retraite, qu'il exécute le dernier avec un aplomb admiré des ennemis eux-mêmes.

Parmi les faits remarquables, citons le suivant : Quelques jours avant le combat de Neumarkt, le régiment avait reçu des conscrits qui n'étaient pas encore armés. En débouchant d'une gorge boisée, il se trouve arrêté par un corps de cavalerie autrichienne, soutenu par plusieurs bataillons hongrois.

Un jeune sous-officier, nommé MORTEMART-BOISSE voyant une certaine hésitation se produire parmi les hommes sans armes, s'élance enavant en criant aux anciens : « Mes amis, armons nos camarades avec les mousquetons de l'ennemi. » Il se précipite en même temps sur le cavalier autrichien le plus voisin,

où il prend le titre de Corps d'observation de l'Elbe. Le 2e de ligne fait partie de la 1re brigade (général Maison) de la division commandée par le général Verdier qui a remplacé le général Molitor. Le corps d'armée est bientôt dirigé sur Berlin et Brandebourg, puis sur l'Oder où il entre dans la composition de la Grande-Armée sous le titre de 2e corps. La division Verdier prend le n° 8 dans l'ordre des divisions de la Grande-Armée. Au mois de mai, le 2e corps concentré à Dantzig, remonte la Vistule jusqu'à Marienwerder, traverse ce fleuve, se dirige vers la Passarge sur Liebstadt, puis franchit l'Alle à Friedland et se porte à Wehlau sur la Pregel.

Le 24 juin, l'armée traverse le Niémen, le 2e corps est dirigé sur Wilkomir par Janowo.

Le 28 juin, la division Verdier repousse les Russes à Deweltovo.

Le 4 juillet, après avoir accompli des marches pénibles sous une pluie presque continuelle, dans un pays où les ressources manquent, le corps Oudinot est dirigé sur Dunabourg où il séjourne jusqu'au 22 juillet.

A cette date, l'empereur ordonne au 2e corps de se rabattre à droite sur Polotsk, d'y franchir la Dwina, et de couvrir la gauche de la Grande-Armée qui marche sur Witebsk.

Le maréchal Oudinot livre de nombreux combats aux Russes aux environs de Polotsk; mais sa situation, devenant bientôt critique par suite de la supériorité numérique de l'ennemi, l'empereur le fait renforcer par le 6e corps (général Gouvion Saint-Cyr) et une division de cuirassiers (général Doumerc).

Le 16 août, les Russes attaquent les 2e et 6e

corps avec des forces supérieures, et sont repoussés après un combat acharné dans lequel le maréchal OUDINOT et le général GOUVION SAINT-CYR sont blessés.

1re Bataille de Polotsk.

(18 août.)

(Inscrite sur le drapeau du régiment.)

Le général GOUVION SAINT-CYR, qui a pu malgré sa blessure conserver le commandement des troupes, se prépare de nouveau à attaquer les Russes. Il place la division VERDIER autour de Polotsk et fait passer sur la rive droite les troupes qui occupent la rive gauche de la Dwina.

Le 18 août, vers quatre heures du soir, toutes les dispositions étant prises, le général GOUVION SAINT-CYR ordonne l'attaque générale.

Les Russes, surpris, se retirent jusqu'à leur deuxième ligne, laissant entre nos mains leurs blessés et leurs canons; mais ils se remettent bientôt de leur première surprise et nous opposent une vigoureuse résistance. La lutte est acharnée, le général VERDIER est blessé, la 2e brigade faiblit; mais la 1re brigade (général MAISON,) dont fait partie le 2e de ligne, charge l'ennemi à la baïonnette avec tellement d'ardeur qu'il est bientôt repoussé définitivement.

L'empereur envoie le bâton de maréchal au général GOUVION SAINT-CYR, à la suite de cette brillante victoire qui avait été obtenue au prix de pertes sérieuses pour le 2e de ligne. Le colonel DE WIMPFEN avait été blessé, le commandant SERVIN et cinq autres officiers, tués.

Pendant que les 2e et 6e corps occupent Polotsk, qu'ils entourent de fortifications de cam-

pagne, l'empereur, vainqueur à la Moscowa le 7 septembre, est entré à Moscou qu'il est bientôt obligé d'abandonner, par suite de l'incendie qui a ravagé cette ville. La retraite de l'armée française commence alors, dans un pays dévasté où nos malheureux soldats auront à lutter non seulement contre un ennemi nombreux et acharné, mais encore contre les intempéries d'un climat épouvantable.

Deux corps d'armée russes se précipitent sur la Bérézina pour couper la retraite à l'armée française. Le maréchal SAINT-CYR ne peut leur opposer que les 2e et 6e corps réduits à un bien faible effectif.

2e Bataille de Polotsk.

(18 octobre.)

(Inscrite sur le drapeau du régiment.)

Les 16 et 17 octobre, la 8e division commandée par le général MAISON qui a remplacé le général VERDIER blessé le 18 août, arrête l'ennemi devant Polotsk; mais, le 18 au matin, les Russes prononcent une attaque générale avec des forces considérables.

Les divisions MAISON et LEGRAND, qui défendent les redoutes construites sur le front non couvert par la Polata, ne se laissent pas entamer et forcent l'ennemi à la retraite.

« La batterie de la Tuilerie, dit le maréchal « Saint-Cyr dans son rapport du 20 octobre, a « été prise et reprise trois ou quatre fois; elle « était défendue par la 8e division (général Mai- « son). La défense de ce front d'attaque lui a fait « infiniment d'honneur ainsi qu'aux corps char- « gés de la défense, c'est-à-dire les 2e et 37e

« de ligne, le 11e léger et deux escadrons du
« 14e cuirassiers. »

Le corps Magdonald, moins heureux, n'avait pu arrêter un corps d'armée russe qui marchait maintenant sur Polotsk par la rive gauche de la Dwina et menaçait ainsi la retraite des 2e et 6e corps placés sur la rive droite. Le maréchal SAINT-CYR fait aussitôt passer le 2e corps sur la rive gauche. Les Russes renouvellent alors leur attaque sur Polotsk, mais sans succès; malgré cela, le maréchal OUDINOT, qui à peine remis de sa blessure a repris le commandement des troupes en remplacement du maréchal SAINT-CYR, blessé, fait évacuer Polotsk pendant la nuit après avoir mis le feu au camp.

Le 20 octobre les 2e et 6e corps résistent aux Russes sur les deux rives de la Dwina et en font un véritable carnage dans Polotsk en flammes. Le maréchal ordonne la retraite sur l'Oula, affluent de la Dwina, pour se rallier au 9e corps (maréchal VICTOR).

Le 6e corps ayant reçu une autre destination, le 2e corps opère sa jonction le 30 avec le 9e corps, après dix journées de marches pénibles et de combats continuels.

Au mois de novembre, le maréchal OUDINOT reçoit l'ordre de se porter avec le 2e corps au pont de Borisow, seul point de passage pour l'armée, sur la ligne de Smolensk à Minsk; mais à son arrivée, le trouvant occupé par les Russes qui l'ont enlevés aux Polonais chargés de sa garde, il s'en empare après une brillante attaque et fait 500 prisonniers. Les Russes ayant brûlé le pont en se retirant, le maréchal OUDINOT en fait immédiatement établir de nouveaux.

Passage de la Bérézina.

(26, 27, 28, 29 novembre.)

Dans la soirée du 26 novembre les divisions Maison et Legrand passent sur la rive droite, repoussent les Russes et permettent ainsi à l'armée de commencer le passage de la Bérézina. Mais les Russes ont concentré leurs forces sur ce point, et une attaque générale est décidée contre l'armée française pour le 28 novembre. Les divisions Maison et Legrand, vigoureusement attaquées, maintiennent l'ennemi en exécutant contre lui des charges à la baïonnette aussitôt qu'il se montre trop hardi. Le maréchal Oudinot est blessé et remplacé par le maréchal Ney qui amène des renforts au 2e corps. A ce moment, les Russes ayant également reçu de nouveaux renforts réitèrent leurs attaques avec fureur; le général Maison prend alors un fusil, se lance à la tête de ses fantassins qu'il entraine et culbute l'ennemi jusque dans un bois d'où il n'ose plus sortir.

Dans cette bataille 27,000 Français, placés sur les deux rives de la Bérézina, maintiennent 72,000 Russes et permettent à nos malheureux soldats épuisés de passer la rivière.

Le 29 au matin, le passage de la Bérézina est achevé, on fait sauter le seul pont qui restait et les nombreux trainards auxquels la misère et les fatigues n'ont pas permis de suivre la colonne, sont faits prisonniers.

Le maréchal Ney soutient la retraite avec les débris de son corps d'armée et ceux du 2e corps réduit à 3,000 hommes.

Que d'actes héroïques, que d'actes de dévouement sont restés enfouis sur cette longue route

de la Bérézina à la Vistule ! Cette magnifique armée vaincue surtout par le froid, les privations et la fatigue était presque anéantie !

Le 2e de ligne avait perdu 62 officiers !

Campagne de 1813.

Les débris du 2e de ligne sont rassemblés à Mariembourg, puis le régiment reconstitué entre dans la composition de la grande armée, 2e corps (maréchal Victor), 6e division (général Dubreton).

Ce corps d'armée, d'abord cantonné aux environs de Crossen, au confluent du Bober et de l'Oder, est envoyé à Zittau puis replié sur Dresde où il est placé en soutien derrière le maréchal Gouvion Saint-Cyr, chargé de la défense de la rive gauche de l'Elbe, de Pirna à Dresde.

Bataille de Dresde.

(26 et 27 août 1813).

Dans la journée du 26 août, le maréchal Gouvion Saint-Cyr défend avec succès Dresde contre les efforts réunis des Russes, des Autrichiens et des Prussiens.

Le 27 août, le corps Victor est placé sous les ordres de Murat qui commande l'aile droite et a pour mission de tourner les Autrichiens par leur gauche en les poussant vers la vallée étroite de Plauen, que forme la Weisseritz, affluent de gauche de l'Elbe.

Les trois divisions du 2e corps, marchant une partie de la nuit et le matin par un brouillard épais, viennent se placer au pied des hauteurs qu'occupent les Autrichiens.

A 11 heures, malgré la pluie qui ne cesse de

tomber toute la journée, le 2e corps se porte en avant.

Rien n'arrête l'élan de ces jeunes soldats conduits, il est vrai, par des officiers vigoureux, ni la mitraille que lancent 50 pièces de canons, ni la fusillade bien nourrie des Autrichiens postés derrière des murs, dans des jardins et des maisons; à deux heures, le désastre de l'aile gauche ennemie est complet; 2,000 Autrichiens sont pris dans la vallée de Plauen.

Le 2e corps poursuit l'ennemi et arrive à Freyberg, mais les Autrichiens, les Russes et les Prussiens s'étant reformés opèrent leur concentration de façon à couper la ligne de retraite de la Grande-Armée sur le Rhin. NAPOLÉON réunit alors ses forces autour de Leipzig.

Bataille de Wachau.

1re journée de la bataille de Leipzig.

(16 octobre.)

Dans la formation que prend l'armée, le corps du maréchal VICTOR, auquel appartient toujours le 2e de ligne, occupe le village de Wachau sur la route de Chemnitz, soutenu en arrière par la garde impériale et la cavalerie LATOUR-MAUBOURG. En face de Wachau se trouve le village de Gulden-Gossa occupé par l'ennemi.

Le 16 octobre les coalisés dirigent une attaque vigoureuse sur Wachau. Le corps VICTOR soutient la lutte avec énergie : en moins de deux heures, le village est pris et repris cinq fois et ne présente plus qu'un monceau de ruines et de cadavres.

L'empereur envoie deux divisions de la jeune garde au secours du maréchal VICTOR. L'ennemi,

attaqué vigoureusement par ces cinq divisions est refoulé sur Gulden-Gossa. Les cuirassiers russes apparaissent alors pour arrêter notre élan et chargent avec fureur les carrés formés par l'infanterie française. Aux cuirassiers succèdent les grenadiers russes, mais le général DROUOT ayant réuni toute l'artillerie de la garde et formé une batterie de 80 pièces, mitraille les masses ennemies et en fait des monceaux de cadavres.

A trois heures, les positions ennemies sont conquises et occupées par le corps VICTOR.

Le 17 au matin toutes les troupes sont sous les armes, attendant une nouvelle attaque qui ne se produit pas.

Une armée russe de 60,000 hommes est venue augmenter les forces des coalisés.

Bataille de Leipzig.

2e journée (18 octobre).

Pendant la nuit du 17 au 18, l'empereur ayant concentré ses forces autour de Leipzig, le 2e corps occupe Probstheyda, embranchement des routes de Chemnitz et de Dresde.

Le 18 au matin, l'ennemi commence l'attaque de bonne heure par les deux routes que garde le corps du maréchal VICTOR. Jusqu'à midi, l'ennemi ne fait pas de progrès sérieux, mais à ce moment il reçoit de nouvelles réserves et les dirige sur Probstheyda. Une lutte terrible s'engage autour de ce village : trois fois le corps VICTOR chassé de ses positions les reprend à la baïonnette et pousse les Russes sous le canon du général DROUOT qui occupe un des côtés du village et leur fait subir des pertes énormes. Le 2e corps reste enfin maître des positions qu'il occupait le matin et les garde jusqu'à la fin de la bataille.

L'ennemi, du reste, malgré sa supériorité numérique, n'a entamé l'armée française sur aucun point; malgré cela l'empereur se décide à évacuer Leipzig et fait opérer sa retraite sur le Rhin. Le maréchal VICTOR se retire avec le 2e corps par Weymar, Erfurt, Mayence sur Strasbourg où il doit défendre le Rhin, de cette ville jusqu'à Bâle. Le 10 novembre, la division DUBRETON est établie à Worms où elle doit se réorganiser. Les débris du 2e de ligne ne forment plus qu'un bataillon, les cadres en excédant sont envoyés au dépôt à Besançon pour y être réorganisés.

Campagne de 1814.

Au commencement de 1814, un seul bataillon représente le 2e de ligne à la 6e division (général DUBRETON) du 2e corps de la Grande-Armée. Ce bataillon est à Strasbourg.

Le maréchal VICTOR quitte Strasbourg pour se diriger sur Paris. Le 10 janvier il a un engagement avec l'ennemi près de Saint-Dié et se retire successivement sur Epinal, Chaumont, Saint-Dizier et Vitry-le-François.

Le maréchal VICTOR reçoit alors l'ordre de chasser l'ennemi de Saint-Dizier.

Après avoir brillamment exécuté cette opération, il marche sur Brienne-le-Château et prend successivement part au combat livré près de cette ville et à la bataille de Rothière, où la 6e division défend énergiquement le Château et où le bataillon du 2e de ligne perd 2 capitaines et un lieutenant.

Le 16 février les maréchaux VICTOR et OUDINOT disputent le passage de l'Yères à l'ennemi; le 18, le 2e corps prend une part brillante à la bataille de Montereau puis se retire, après la ca-

pitulation de Paris, derrière l'Essonne et, enfin, après l'armistice, aux environs d'Auxerre où il est cantonné.

Deux autres bataillons et le dépôt du 2e de ligne occupaient, pendant cette campagne, Besançon bloqué par l'ennemi.

A la suite de ces événements qui ramènent les Bourbons sur le trône de France, le 2e de ligne est réorganisé sous le nom de régiment de la Reine, à Chartres, d'où il se rend à Versailles (21 mai 1814), puis à Paris où il forme avec le 1er régiment (régiment du Roi), une brigade placée sous les ordres du général duc de Montesquiou-Fezenzac.

Le régiment est encore à Paris en 1815 lorsque Napoléon, débarquant de l'île d'Elbe, marche sur la capitale.

Le 20 mars, l'empereur fait son entrée dans Paris; le 20 avril, le régiment reprend son ancienne dénomination pour faire partie du 2e corps (général Reille) dont le quartier général est à Valenciennes, 2e division (prince Jérome).

Campagne de 1815.

Le 2e corps quitte Valenciennes le 9 juin, pour se porter en arrière de la forêt de Beaumont, point de concentration de l'armée. Le 15 juin il se porte sur Marchienne au pont, rencontre les Prussiens à l'entrée du bois, les culbute et leur fait 400 prisonniers.

Le 16 juin, il assiste à la bataille de Fleurus, puis le 18, à la désastreuse bataille de Waterloo où il prend part à cette attaque héroïque, conduite par le maréchal Ney en personne, restée fameuse dans l'histoire sous le nom de charge infernale de Waterloo.

A la suite de ce désastre, les débris de l'armée se retirent sur Laon qui est indiqué comme point de ralliement, puis sur Paris.

Un armistice ayant mis fin aux hostilités, l'armée se retire derrière la Loire; le 2e de ligne occupe Bléré (Indre-et-Loire). Au mois de septembre 1815 le 2e de ligne est licencié et le fond du régiment passe dans la 45e légion départementale (Lot-et-Garonne), qui devient en 1820 50e de ligne.

2e PARTIE

Réorganisation du régiment.

Le no 2 fut donné, le 16 février 1816, à la légion de l'Aisne, formée de l'ex-32e et d'engages volontaires, Cette légion fut organisée à Soissons, et composée de deux bataillons ; on lui en adjoignit un troisième le 26 décembre 1819. Enfin, la légion de l'Aisne devint définitivement le 2e régiment d'infanterie de ligne le 6 décembre 1820, au moment où elle tenait garnison à Calais et à Gravelines.

La situation du régiment à cette date est la suivante :

Colonel : duc de Cereste.

Lieutenant-Colonel : Vigo Roussillon.

Chefs de bataillon : Lesbros, Auxcousteaux, de Roquefeuil.

Major : Jacob.

Adjudants-majors : Villebareau, Bernadet, de Carbonnel.

Capitaine trésorier : Merson.

Capitaine d'habillement : de Parade.

Porte-drapeau : Chéron.

Chirurgien-major : Barboille.
Chirurgiens aides-majors : Paturot, Engelfied.
Aumônier : Abbé Jeannin.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
		1er bataillon.	
Grenadiers..	MM. Darlignie.	MM. Jacquels de Bray.	MM. Gizancourt.
1re cie.	Gillot.	de Postis du Houlbecq.	Passenaud.
2e —.	Thoumini de la Haule.	Chenu de Thuet.	Coste.
3e —.	Stanmeyer.	Sabrier.	Demarle.
4e —.	Bauchard.	Poncelin.	Durand d'Auxy.
5e —.	Oreille.	Fransson,	Duvivier.
6e —.	Bourt.	Dupeyron.	Didier.
Voltigeurs..	Moricourt.	de Carbonnel.	
		2e bataillon.	
Grenadiers..	Levasseur.	Maréchal.	Leleu.
1re cie.	Maffré de Verdls.	Antoine.	Andrade.
2e —.	Fondard.	Garnier.	de France.
3e —.	Couzolle.	de l'Espinay.	Barbié.
4e —.	Joly.	Dufayot de la Maisonneuve.	Donnier.
5e —.	de Carbonnel.	Imbert.	Pinaud.
6e —.	Luiggi.	Bigot.	Delettre.
Voltigeurs..	Dauvergne.	GilletdeLaumont	Blanc.
		3e bataillon.	
Grenadiers..	Renaud de St-Germain.	Jeanjean.	de Caignet.
1re cie.	Hamont.	Briant de Peinquelin.	Faivret.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
2e —.	Eichelkampf.	de Laumont.	de Vaublanc.
3e —.	Millière.	Tribert de Septmonts.	Davout.
4e —.	Breart.	Beauvisage.	Agard.
5e —.	Glandut.	de France.	d'Estienne de Liouse,
6e —.	Clauzel.	Moriat.	Anthonioz.
Voltigeurs..	Girard.	Bornier.	Ducrozet.

Après sa réorganisation, le régiment occupe successivement la garnison de Colmar, Schelestadt et Neufbrisach d'où il est envoyé en 1823 à Perpignan pour faire partie, avec le 12e léger, de la 2e brigade (géneral DE SAINT-PRIEST), de la 10e division (général vicomte DE DONNADIEU), du 4e corps (maréchal MONCEY) de l'armée des Pyrénées. Ce corps d'armée doit opérer isolément en Catalogne.

Le régiment quite Perpignan les 14 et 15 avril 1823, passe par Ille, Villefranche et Montlouis et va cantonner dans les villages de la Cerdagne française.

Campagne d'Espagne.

(1823.)

Le 27 avril, le 2e de ligne franchit le col de la Perche qui débouche sur Puicerda et occupe successivement cette ville, Tosas, Campredon, en suivant la vallée du Ter, harcelé sur ses flancs et ses derrières par le général MINA, au fur et à mesure qu'il s'enfonce dans le pays.

Engagement de Castel del Sol.

(17 avril 1823.)

Le 17 avril 1823, étant en position à Moya, on apprend que l'ennemi se trouve sur les hauteurs de Castel del Sol. Le général de SAINT-PRIEST ordonne au régiment de se porter sur ce point. Le 2e de ligne s'ébranle rapidement et tourne la montagne qui se trouve en avant de Castel del Sol, afin d'arriver sur le flanc gauche et au-dessus de l'ennemi. Bientôt il atteint les avant-postes, la fusillade s'engage; mais l'ennemi, au seul aspect des tirailleurs, se débande abandonnant toutes ses positions, bien qu'elles fussent très fortes et susceptibles d'une bonne défense, surtout avec les 3,000 hommes dont il pouvait disposer. Quoi qu'il en soit, les bataillons du 2e bivouaquèrent sur l'emplacement même que les Espagnols venaient de quitter.

Le 21 avril, le régiment campe sur le Llobregat.

Le 23, une colonne d'élite se porte sur Suria pour surprendre MINA; elle marche toute la nuit et arrive à Suria à la pointe du jour; mais les constitutionnels en étaient déjà partis, et on eut beau les poursuivre, on ne réussit qu'à fatiguer les troupes.

Combat de Pla-de-Salinas.

(14 juin 1823.)

Le régiment venait de franchir le col de Dore, un des plus élevés des Pyrénées, le 14 juin 1823, lorsqu'on signala la présence de l'ennemi dans la vallée d'Osseja. Le 2e bataillon, conduit par M. VIGO-ROUSSILLON, colonel, se porte aussitôt, par une marche rapide, sur les hauteurs

qui dominent cette vallée, et peut de là se convaincre que l'avant-garde ennemie est déjà hors d'atteinte. Cependant, quatre compagnies, sous les ordres du capitaine LUIGGI, prennent position au débouché de la vallée, à cheval sur le chemin même qu'avait suivi cette avant-garde. Le reste du 2e bataillon est habilement disposé sur un mamelon dominant la route, qui, en cet endroit, traverse un bois de sapins fort épais. Ces dispositions prises, on attendit le 3e bataillon au-devant duquel était allé le colonel, pour le placer sur les crêtes dont l'occupation est des plus importantes. Malheureusement, l'ennemi y arrive le premier et reçoit le 3e bataillon avec un feu bien nourri qui couche par terre une quinzaine d'hommes.

Le bataillon essaye quand même de gravir la montagne, mais des obstacles infranchissables l'arrêtent et le forcent à rétrograder, sous le feu de l'ennemi, vers la position occupée par le 2e bataillon qui tenait en effet la clef de la vallée. L'ennemi tente vainement de s'y frayer un passage : il y aurait laissé tout son monde s'il avait persisté dans ce dessein. Il est donc obligé de rétrograder ayant le 2e bataillon, suivi du 3e, sur ses talons.

D'un autre côté, le général de SAINT-PRIEST, à la tête de quelques troupes fraîches, se portait à la hâte au Pla-de-Salinas, à l'extrémité opposée de la vallée d'Osseja, afin de devancer l'ennemi et de lui couper la retraite. En outre, le 1er bataillon du régiment, bien inspiré, sortait de Puicerda et achevait d'envelopper les Espagnols, qui furent obligés de mettre bas les armes. Il y avait là deux régiments : celui de la Couronne et celui de Mina, commandés par le brigadier GORÉA.

Le 2e de ligne eut les honneurs de la journée. Le général de SAINT-PRIEST cite comme s'étant particulièrement distingués : MM. VIGO-ROUSSILLON, colonel ; le vicomte DE ROQUEFEUIL, chef de bataillon ; LUIGGI, FONDART (blessé) ; MONGIN, D'ARLIGNIE, capitaines ; DE PEINQUELIN (blessé) ; DE L'ESPINAY (blessé), lieutenants ; DUFFLOT, sergent-major ; LONCOL, sergent.

Reddition de Cardona.

(10 juillet 1823.)

Au mois de juillet suivant eut lieu la reddition, par le régiment Siquenza, de la place de Cardona, qui fut remise à cinq compagnies du 2e de ligne. On y trouva soixante bouches à feu et de grands approvisionnements.

L'occupation de cette place, située au centre de la Catalogne, entourée d'une double enceinte de fortifications en bon état et protégée par un château inexpugnable, fut très avantageuse pour l'armée.

Blocus de Barcelone

(juillet 1823.)

Au mois de juillet une partie du régiment (1 bataillon et 3 compagnies du 2e) vient coopérer, sous les ordres du colonel, au blocus de Barcelone où MINA s'est enfermé.

Le 22, le 12e léger est attaqué par des troupes sorties de Barcelone.

Le 2e de ligne vole à son secours.

Les efforts réunis de ces deux braves régiments eurent le succès qu'on en attendait : l'ennemi, après avoir subi des pertes considérables, est obligé de rentrer dans la place.

Siège de la Seu d'Urgel.

(juillet 1823.)

Pendant que le 1er bataillon et trois compagnies du 2e sont devant Barcelone et cinq autres compagnies à Cardona, le lieutenant-colonel d'Ison quitte Puicerda avec le 3e bataillon et vient coopérer au blocus de la Seu d'Urgel où il trouve de nombreuses occasions de prouver son intelligence des choses de la guerre et sa rare intrépidité. C'était, en effet, la seule troupe française qui fût devant la place. Trois bataillons de la division espagnole d'Erolès (armée de la Foi) s'y trouvaient aussi; mais cette bande, aussi mal composée que mal organisée, ne rendit aucun service. Le bataillon du 2e de ligne eut donc à supporter à peu près seul le poids de toutes les opérations et à repousser toutes les sorties de la garnison.

Pour convertir le blocus en siège, il était indispensable d'avoir de l'artillerie et les chemins par lesquels on pouvait en amener étaient de véritables sentiers de chèvre presqu'impraticables. Malgré ces difficultés, le capitaine Joly amena de Cardona à Seu d'Urgel six pièces de canon dont le tir contribua beaucoup à la reddition de la place.

Le 20 octobre seulement, la capitulation est signée et nos troupes entrent dans la place le 21.

M. le lieutenant-colonel d'Ison fut particulièrement honoré d'une citation par le maréchal Moncey, pour les services signalés qu'il rendit pendant ce siège.

MM. de la Calvinière, chef de bataillon; Fondard, Joly, Maffré de Verds, Clauzel, Imbert, capitaines; Carbonel, adjudant-major;

de Bornier, de Givry, de Gizancourt, Andrade, lieutenants; Faivret, Anthonioz, Ducrozet et Didier, sous-lieutenants, furent cités et mis à l'ordre du jour du 4e corps ainsi que les sous-officiers, caporaux et soldats ci-après :

Martin, adjudant sous-officier; Regnier, Galland, Maillard, sergents-majors; Alvarez, Pouche, Delagny, Poette, Sauvariot, sergents; Dromuin, Merchet, caporaux; Deschamps, Vanhooremberg, Desmarets, Commun, Olivier, Couder, Matsaert, Brandon, Bethancourt, soldats.

Le régiment eut à déplorer une perte qui lui fut bien sensible : un officier du plus rare mérite, M. Carbonel, capitaine, frère du capitaine cité plus haut, reçut un coup de feu qui lui fracassa la cuisse ; il mourut comme il avait vécu, en brave !

Capitulation de Barcelone.
(3 novembre 1823.)

La place de Barcelone capitule le 3 novembre 1823. Le célèbre chef de partisans Mina, qui s'y était réfugié après le combat de Pla-de-Salinas, est fait prisonnier de guerre, ainsi que la garnison. Dès lors, la mission du 4e corps de l'armée d'Espagne étant terminée, le 2e de ligne reçoit l'ordre de rentrer en France, où il fait partie du corps de réserve de Perpignan.

En 1824, le régiment occupe successivement Villefranche, Vinça, Prades et Montlouis.

Le 20 juillet de cette année a lieu à Villefranche un éboulement de terre qui ensevelit neuf personnes; les trois premières compagnies du premier bataillon, accourent sur le lieu de l'accident, officiers en tête, et sont assez heu-

reuses, grâce à leur zèle et à la bonne direction imprimée aux travaux, pour retirer les victimes sans qu'aucune d'elles ait perdu la vie. Le sergent Davioust ; les caporaux Olivier, Varraquez, Ponthieux ; le tambour Lebeau et les soldats Lafrance et Dufresne se firent particulièrement remarquer dans cette circonstance.

De la fin de 1824 à 1828 le régiment occupe successivement Perpignan, Narbonne, Grenoble, Montdauphin, Embrun, Gap et Toulon d'où il est embarqué pour la Corse où il occupe Ajaccio, Bonifacio et Corte jusqu'en 1830.

Pendant cette période de paix, le 2e de ligne montre partout un esprit de discipline et de dévouement qui le font remarquer par les autorités civiles et militaires. Son esprit modéré et conciliant n'excluent pas une attitude énergique lorsqu'il s'agit de rétablir l'ordre ou de repousser des attaques à main armée.

Ainsi, au mois de septembre 1830, des désordres ont éclaté à Sartène où se produisent des scènes sanglantes, les 4e et 5e compagnies du 1er bataillon (capitaines Joly et Jeanjean) se portent à marches forcées sur cette ville où ils rétablissent l'ordre par leur attitude ferme et énergique sans effusion de sang.

Défense d'un convoi.

(3 octobre 1830).

Le 3 octobre 1830 un convoi d'argent, envoyé d'Ajaccio à Bastia et escorté par un détachement de 25 hommes du régiment sous les ordres du sous-lieutenant Martin, est attaqué dans la forêt de Vizzavona par une bande de 60 brigands environ.

MM. Hancke, lieutenant commandant le

poste militaire de Vivario, et FOLIOT d'URVILLE sous-lieutenant commandant le fort de Vizzavona, accompagnent le convoi et marchent avec l'avant-garde.

Tout à coup une vive fusillade part d'une hauteur qui domine la route :

M. HANCKE tombe frappé de plusieurs balles, M. FOLIOT d'URVILLE est blessé ainsi que six soldats de l'avant-garde.

Devant cette brusque attaque, M. MARTIN fait rétrograder le convoi pour mettre l'argent en sûreté dans le fort de Vizzavona et protège la retraite avec une bravoure et une énergie remarquables.

Cette retraite s'exécute avec succès grâce à l'heureuse précaution qu'avait prise M. HANCKE, lieutenant, tué au début de l'action, d'envoyer de Vivario, à la rencontre du convoi un détachement de 16 hommes sous les ordres du sergent MIFFLET.

Ce sergent entendant la fusillade se porte au pas de course à l'endroit d'où elle part, attaque les brigands par derrière et contribue puissamment par cette diversion à faire lâcher pied aux brigands.

MM. FOLIOT D'URVILLE et MARTIN, sous-lieutenants, et le sergent MIFFLET reçurent la croix de la Légion d'honneur en récompense de leur belle conduite.

Au mois de décembre 1830, le régiment rentre en France où il occupe successivement Aix (1831) ; Lyon et Bourg en Bresse (1832) ; Besançon (1833) ; Mézières, Sedan et Montmédy (1835) ; Paris (1836-1837) ; Saint-Brieuc et Saint-Malo (1838) ; Lorient (1839-1840) ; Toulouse et Cahors (1841).

De 1832 à 1834, quatre militaires du régiment reçurent des médailles d'honneur :

Le caporal MOURLON (Auguste), de la 2e compagnie du 2e bataillon, pour avoir sauvé au péril de sa vie, le 10 septembre 1832, un homme qui se noyait dans le Rhône;

Le voltigeur CORET (Calixte), du 3e bataillon, pour avoir sauvé au péril de sa vie, le 2 août 1833, une jeune fille qui se noyait;

Le fusilier DESVARENNES (François), de la 3e compagnie du 2e bataillon, pour avoir sauvé un de ses camarades en exposant ses jours, le 30 juillet 1834. à Vaudelincourt (Ardennes);

Le sapeur GIRARD (Nicaise), pour avoir sauvé en exposant ses jours, le 4 août 1834, un enfant qui se noyait dans la Meuse, à Charleville.

Algérie.

(1842-1848.)

Enfin, après un long repos en France, le 2e de ligne, commandé par le colonel VIDAL DE LAUZUN, est à son tour appelé sur la terre d'Afrique. Il débarque à Mers-el-Kébir en mai 1842, est de nouveau embarqué pour Bône et de là dirigé sur Constantine, centre des opérations auxquelles il doit désormais concourir.

Bien que cruellement éprouvé au début par les maladies locales, il se relève bientôt, s'acclimate et, dès 1843, nous le trouvons prêt à faire partie de l'expédition des Zerdezas.

Expédition des Zerdezas, Oued la Kal et Edough.

(Février et mars 1843).

Deux bataillons partent, en effet, de Constantine, le 11 février 1843, sous les ordres du colo-

nel VIDAL DE LAUZUN, dans le but de soumettre, concurremment avec deux autres colonnes parties de Philippeville et de Bône, le pays montagneux des Zerdezas, de l'Oued la Kal et de l'Edough.

Toutes les troupes expéditionnaires aboutissent, le 14 février, au centre du pays ennemi. Le général BARAGUEY D'HILLIERS, ancien lieutenant-colonel du régiment, commandant supérieur de la province, dirige les mouvements des colonnes.

Dès le 14 février, le 1er bataillon fait une pointe dans les montagnes des Zerdezas et ramène deux mille têtes de bétail, après avoir brûlé quelques gourbis.

Le lendemain 15, le 2e bataillon sort à son tour du camp, pour hâter, par la crainte des razzias, la soumission des tribus hostiles ; mais il ne peut atteindre les troupeaux, que l'ennemi a eu soin d'éloigner, et il rentre après une marche pénible.

Le 16 février, les tribus des Zerdezas s'étant décidées à se soumettre, la colonne est dirigée sur Medges-el-Kerl, dans l'Edough, que le marabout SI-ZERDOU avait fanatisé en prêchant la guerre sainte.

Quelques tribus seulement demandent *l'aman* et il faut songer à employer la force pour soumettre à notre domination les farouches habitants de ces montagnes.

Journée du Cap-de-Fer.
(1er mars 1843.)

Le 1er mars, le 2e bataillon quitte le camp sans sacs, et après une marche pénible au milieu des précipices, parvient sur les bords de la mer sans avoir rencontré l'ennemi.

Après une halte d'une heure, la colonne se dirige sur le Cap-de-Fer, et est bientôt sur la trace des Arabes. Refoulés par nos troupes, parvenues au marabout de Sidi-Akissa, ils s'étaient réfugiés dans l'isthme étroit qui joint ce promontoire au continent. Il ne leur restait d'autre ressource que de mettre bas les armes; mais, au moment où ils allaient le faire, un fanatique tire à bout portant sur un des cavaliers du goum et le tue. Les représailles sont terribles : on n'épargne guère que les femmes et les enfants....; puis on va sur les crêtes ramasser les troupeaux et l'on ramène au camp six mille têtes de bétail.

Cette exécution sanglante et la mort du principal instigateur de la révolte, le marabout Si-Zerdou, terminèrent cette premiére expédition, qui avait duré près d'un mois, et dans laquelle, pour son coup d'essai, le 2e avait bravé les fatigues, les privations et le feu, avec l'entrain, la constance et la bravoure d'un régiment déjà aguerri.

Le général BARAGUAY D'HILLIERS cite comme s'étant particulièrement distingués dans cette première expédition MM. VIDAL DE LAUZUN, colonel; LAPEYRE et GERMANN, chefs de bataillon ; CHAMBARLHAC, capitaine adjudant-major au 2e bataillon; DELETTRE, capitaine de grenadiers du 3e bataillon; le sergent DIX-NEUF et le voltigeur REYNAUD.

Collo.

(Avril et mai 1843.)

Deux bataillons du 2e de ligne, commandés par MM. LAPEYRE (depuis général) et DEROMBIES, chefs de bataillon, font partie de l'expédition

de Collo, sous les ordres de M. le lieutenant-colonel CORNILLE.

Le 7 avril 1843, vers neuf heures du soir, les troupes étant campées sur le territoires des Ouelbans, les Kabyles cernent le camp et commencent une fusillade tellement bien nourrie, que l'on prend le parti de faire sortir plusieurs compagnies pour renforcer les avant-postes et éloigner l'ennemi. En ce moment, M. le lieutenant-colonel CORNILLE étant blessé de deux coups de feu en sortant de sa tente, M. le commandant LAPEYRE prend le commandement des deux bataillons. Les Kabyles continuent à tirer sur le camp pendant toute la nuit, mais à de trop grandes distances ; cependant, quelques hommes sont blessés.

Le 8 avril, la colonne fut harcelée pendant toute la marche.

Le 9, les coups de fusil continuent à l'arrière-garde et sur les flancs, les bataillons du 2e, en flanqueurs, chassent l'ennemi de position en position. L'arrière-garde, engagée dans un défilé dont les Kabyles ne surent pas tirer parti, étant serrée de près, la 1re compagnie de voltigeurs est envoyée pour la dégager. Cette compagnie maintient les Kabyles en les chargeant plusieurs fois à la baïonnette. M. LEJUMEAU DE KERGARADEC, lieutenant, tend une embuscade avec huit voltigeurs qui font une décharge à bout portant sur les Kabyles et se précipitent sur eux à la baïonnette. Ce brave officier tue de sa propre main un Kabyle, dans une lutte corps à corps, où il reçoit une blessure légère.

Le 10 avril, la colonne partie de Bône rejoint celle de Constantine sous Collo.

Engagements des 15 et 16 avril 1843.

Enfin, le 15, les troupes d'expédition réunies se dirigent sur la grande tribu des Beni-Toufouz, en trois colonnes. Après une heure de marche, pendant laquelle les Beni-Toufouz essayent de défendre leurs gourbis, que l'on détruit par le feu, les différentes colonnes gravissent les hauteurs, qu'abandonnent aussitôt les Arabes. Un brouillard intense suspend l'opération. Mais, un bataillon de flanqueurs du 22e régiment de ligne se trouvant vivement engagé, le 1er bataillon du 2e se porte, sans sacs et au pas de course, à son secours, protège sa retraite et arrête définitivement les Kabyles, au prix d'un sergent tué et de quelques hommes blessés.

Le 16 avril, six bataillons, dont fait partie le 2e bataillon du 2e de ligne, marchent dans les montagnes pour atteindre les Beni-Toufouz, qui s'y sont réfugiés en grand nombre.

L'ennemi fait semblant de se retirer; mais quand la retraite sonne, la fusillade recommence de plus belle. Le 2e bataillon a deux blessés dans cette affaire.

Journée du 18 avril 1843.

Deux jours après, une colonne est envoyée vers un petit bois d'oliviers pour arracher les plantations et détruire les gourbis. Le 1er bataillon du régiment est chargé de couvrir les travailleurs. Dès qu'il est en position, tous les bois environnants se remplissent de Kabyles.

Bientôt la fusillade s'engage sur toute la ligne. Le général Baraguey d'Hilliers, s'apercevant de l'accroissement considérable des ennemis, vient en personne, diriger les mouvements. Le 1er

bataillon tient ferme ; les oliviers étant abattus, il se disposait à rejoindre le gros de la colonne, lorsque les Kabyles se ruent sur les tirailleurs avec un acharnement inouï. Le bataillon charge plusieurs fois à la baïonnette pour les éloigner ; car, à la faveur d'un terrain accidenté, ils menacent de déborder les ailes. La retraite s'opère dans la direction d'un bataillon du 22e de ligne qui avait pris position sur un mamelon boisé, et l'arrivée de la cavalerie achève de dégager le bataillon, qui eut sept hommes tués et dix-sept blessés. Parmi les morts se trouvait un jeune officier plein de courage et d'élan, M. le sous-lieutenant DE LIGNY, et parmi les blessés M. DE GALLANT, capitaine de voltigeurs qui, malgré sa blessure, ne voulut pas quitter le commandement de sa compagnie.

Le 20 avril enfin, on se retrouve au camp de Collo, surnommé dans le langage pittoresque du soldat : le *Camp de l'Enfer*, à cause des bûchers sur lesquels, comme dans l'antiquité, on réduisit en cendres les cadavres de nos soldats morts au champ d'honneur, afin que leurs restes ne fussent pas exposés à être insultés ou mutilés par les Kabyles.

Des négociations ayant été entamées avec les Toufouz, les troupes expéditionnaires se disposaient à rentrer à Constantine, lorsque l'ennemi, renforcé par de nombreux contingents, s'avise de reprendre les hostilités.

Combat du 2 mai 1843.

On se remet donc en marche le 2 mai, en trois colonnes. Le 1er bataillon fait partie de la colonne de droite ; le 2e bataillon, de la colonne de gauche ; le général BARAGUEY d'HILLIERS

marche avec la colonne du centre, composée en majeure partie de cavalerie.

Bientôt on aperçoit l'ennemi, rassemblé au nombre de quinze cents à deux mille hommes, au delà d'une petite rivière. Cavalerie et infanterie se précipitent sur lui, le forcent à prendre la fuite, le dispersent dans toutes les directions et le poursuivent pendant deux heures en jonchant le terrain de ses morts.

La 2e compagnie de grenadiers du 2e de ligne qui formait l'avant-garde de la colonne de droite trouva seule l'occasion de se signaler en poussant dans un ravin un groupe de Kabyles dont elle tue le plus grand nombre.

Ce brillant combat décide enfin les Arabes à se soumettre.

Le 14 mai, le 2e rentre à Constantine après une absence de quarante jours.

Le général cite comme s'étant particulièrement distingués dans cette expédition :

MM. LAPEYRE et DEROMBIES, chefs de bataillon; COCHET, DE GALLANT (blessé), DE FRANCE, LESUEUR DE GIVRY, PINEL et CHAMBARLHAC, capitaines; BOUISSET, lieutenant (blessé); THIBAULT, sergent-major; SALLOT, sergent (blessé) ; LEPORTIER, caporal (blessé): BOUCAULT et ROUX, grenadiers; SORGUES, voltigeur.

Expédition des Hanenchas.

(Mai, juin, juillet 1843.)

A peine de retour de Collo, deux bataillons, sous le commandement du colonel VIDAL DE LAUZUN, sont désignés pour faire partie de l'expédition dirigée contre les Hanenchas, puissante tribu qui habite les bords de la Medjerdah, vers la frontière de la régence de Tunis.

Les troupes sont formées en deux colonnes : la première sous les ordres du général BARAGUEY D'HILLIERS; la seconde, commandée par le colonel du 2e de ligne. Elles manœuvrent de manière à converger sur les rassemblements signalés dans les montagnes des Hanenchas.

Affaire du 26 mai 1843.

La colonne de droite (général BARAGUEY D'HILLIERS), arrivée la première, culbute l'ennemi et le rejette en désordre au delà d'un torrent. La colonne de gauche va l'atteindre à son tour lorsque le 2e bataillon du 2e qui est près d'arriver sur les crêtes reçoit l'ordre de rentrer au camp, Pour exécuter ce mouvement rétrograde, il est obligé de s'engager dans un défilé très-resserré, très sinueux et très allongé où les Arabes se sont embusqués. Le 2e bataillon tient ferme à l'entrée des gorges, dissipe l'ennemi qu'il a devant lui ; se replie lentement en couvrant ses flancs de tirailleurs et se dégage enfin, n'ayant subi que des pertes insignifiantes.

Du 26 mai au 5 juillet 1843, les deux bataillons du 2e, tantôt sous les ordres du général BARAGUEY D'HILLIERS, tantôt sous les ordres du lieutenant-colonel DE MAC-MAHON, de la légion étrangère, tantôt sous le commandement direct du colonel VIDAL DE LAUZUN, exécutent de longues marches à travers un pays hostile et font un butin considérable sur la tribu des Ouled-Siouan (500 chameaux chargés, 500 bœufs, 18,000 moutons et 100 mulets).

Expédition de Biskra.

(Février et mars 1844.)

Le 3e bataillon, qui ne s'était jusqu'alors

occupé que des travaux de la route de Constan. tine à Phillippeville, est appelé à son tour à participer aux opérations de guerre. Parti de Constantine, d'où rayonnaient toutes les colonnes expéditionnaires, le 8 février 1844, avec l'état-major, il est employé quelques jours après à l'établissement du camp retranché de Batna, point stratégique d'une grande importance comme poste de ravitaillement pour les opérations ultérieures dans le Sud.

Le 21 février, ses deux compagnies d'élite commandées par le capitaine LESUEUR DE GIVRY, se réunissent à celles du 31e et forment sous les ordres du commandant GAUBERT, du 31e, une colonne légère qui va protéger une caravane de Sah'ris nos alliés, arrêtée aux abors d'El-Kantara par des tribus hostiles.

La colonne, après une marche de nuit très pénible, rencontre l'ennemi qu'elle attaque résolument, le repousse et ramène la caravane au camp.

Cette pointe à travers un pays ennemi fait le plus grand honneur aux compagniés d'élite du 2e, qui devaient d'ailleurs, en d'autres circonstances, montrer autant de célérité dans leurs mouvements que de ténacité et de courage pendant l'action.

De nouveaux renforts étant arrivés de Constantine et les travaux du camp de Batna étant assez avancés, la colonne entière se dirige sur Biskra, où elle arrive le 4 mars. Mohamed Seghrir, kalifat d'Abdel-Kader a quitté cette ville depuis cinq jours avec ses troupes régulières et s'est refugié dans l'Aurès. Les habitants reçoivent nos troupes à bras ouverts. Le bataillon du 2e de ligne, appelé par le duc D'AUMALE, à

prendre possession de la Casbah, entre dans Biskra, musique en tête, drapeau déployé.

La colonne reste là pendant quelques jours, mettant en état de défense la Casbah et le fort Turc situé en tête de l'oasis.

Combat de M'Chouneche.
(12 et 13 mars 1844.)

Le 11 mars, quatre compagnies du bataillon reçoivent l'ordre de partir à minuit pour M'Chouneche, avec deux escadrons de chasseurs. En y arrivant, on se trouve en présence des contingents ennemis, qui paraissent résolus à disputer la position ; celle-ci consiste en un bois de palmiers, coupé de murs en terre et de canaux, en arrière desquels se groupent les maisons du village. Au delà se dessinent en arêtes vives, sur le bleu foncé du ciel, les sommets escarpés d'une chaîne de collines.

Les grenadiers abordent l'oasis par la droite ; la 1re compagnie, par la gauche ; les deux autres compagnies forment réserve au centre ; la cavalerie, masquée par un pli de terrain, se tient prête à charger. Les deux compagnies des ailes enlèvent le bois au pas de course, escaladent les murs, franchissent les ruisseaux et chassent même les Arabes des maisons.

Ceux-ci se retirent alors sur les escarpements situés en arrière du village, où il aurait été imprudent de les poursuivre avec le peu de forces dont on disposait.

Le demi-bataillon du 2e, grâce à la rapidité de ses mouvements, n'eut dans cette affaire que trois hommes tués ; en revanche, il en tua trente à l'ennemi.

La position n'était cependant plus tenable ;

les Arabes attiraient à eux tous leurs renforts, il fallait rentrer au camp.

Le 15 mars, le duc d'AUMALE arrive lui-même devant M'Chouneche, amenant toute la colonne de Biskra.

Le 2e de ligne commence l'attaque et enlève au pas de charge, drapeau déployé, ce même bois de palmiers qu'il avait été obligé d'abandonner, débusque l'ennemi de tous ses retranchements et s'empare des premières maisons du village.

Les Arabes recommençant la même tactique se retirent sur les hauteurs et se groupent autour d'un ancien fort. De ce point élevé part un feu bien dirigé ; mais une vigoureuse attaque, à laquelle les voltigeurs du 2e de ligne prennent une part brillante, les chasse de leur position qu'ils croyaient inexpugnable.

Ils sont poursuivis pendant une heure et font des pertes sensibles.

Le brave 2e de ligne, à la tête duquel le duc DE MONTPENSIER avait chargé pour enlever les hauteurs eut 2 tués et 6 blessés dont le sous-lieutenant DE COETLOGON.

A la suite de cette affaire, le pays est pacifié et une partie de la colonne expéditionnaire rentre à Constantine.

Le bataillon du 2e est dirigé avec un bataillon du 31e à Batna, puis avec une section du 2e régiment du génie au défilé d'El-Kantara pour y pratiquer une route qui facilite les communications avec le Sud. Les numéros des trois corps, 2e de ligne, 31e de ligne, 2e régiment du génie, qui ont achevé en quinze jours cette magnifique route taillée dans le roc, sont gravés sur le marbre à l'entrée du défilé.

Ouled Sulthan.

(28 avril et 1er mai 1844.)

Le 20 avril 1844, le 3e bataillon revenant de Batna, rejoint la colonne qui doit opérer sous le commandement du duc d'AUMALE dans les montagnes des Ouled Sulthan.

Le 24 avril, la colonne gravissait les pentes du plateau de Bou-Tsor, lorsqu'elle est surprise par un brouillard intense à la faveur duquel les Arabes nous attaquent.

Le Goum est rejeté sur l'infanterie où il produit dans sa fuite le plus grand désordre; la retraite s'opère sous la protection des voltigeurs des 2e et 22e de ligne.

Cette journée couta au régiment 2 tués et 10 blessés dont le lieutenant FOURNIER.

Le 1er mai, la colonne revient au plateau de Bou-Tsor, mais cette fois le succès est complet; l'ennemi est culbuté en moins d'une heure, et précipité dans un ravin profond où il perdit la moitié de son effectif.

Après cinq mois de marches, de contre-marches, de bivouacs, de fatigues impossibles à décrire, bravant tour à tour la pluie, la neige et le souffle brûlant du sirocco, le 3e bataillon rentre à Constantine.

Le duc d'AUMALE signale dans son rapport comme s'étant particulièrement distingués : le capitaine DE FRANCE, commandant le 3e bataillon ; le lieutenant FOURNIER (blessé), et le voltigeur VIEL ; ces deux derniers furent nommés chevaliers de la Légion d'honneur.

L'acte qui valut cette distinction au voltigeur VIEL mérite d'être rapporté :

Le 24 avril, pendant la déroute du goum, le

kalifat (caïd Ali) était entouré par les Arabes ; le voltigeur VIEL vole à son secours à la baïonnette et réussit à le dégager. Cet acte de courage serait resté inconnu si le duc d'AUMALE, qui avait entendu raconter le fait, n'avait fait rechercher cet homme qui fut reconnu par le caïd Ali.

1er bataillon à Djidgelli.

Au mois de mars 1845, le 1er bataillon, commandant Germann est détaché à Djidgelli où il est fortement éprouvé par les fièvres paludéennes. Le 23 août, la place est attaquée par un ennemi nombreux, la garnison se défend avec courage. Deux cents malades, minés par la fièvre, demandent à sortir de l'hôpital et à concourir à la défense de la place. Les Kabyles sont repoussés avec des pertes sérieuses. Dans cette affaire sont cités comme s'étant particulièrement distingués, MM. TURNIER, lieutenant ; DELETTRE, sous-lieutenant ; CARNE, soldat.

Au mois de janvier 1846, le brick de commerce l'*Estafette* ayant échoué sur la côte, près de Djidgelli, est bientôt entouré par 5 à 600 Kabyles qui veulent le piller. La garnison fait une sortie pour dissiper le rassemblement, puis opère le sauvetage sous la protection d'un détachement de 150 hommes, commandé par le lieutenant PAGE qui tient les Kabyles à distance. Le bataillon a trois hommes tués dans cette affaire.

Le général LEVASSEUR témoigne, dans un ordre de la subdivision, sa satisfaction au 1er bataillon pour son admirable conduite dans le sauvetage du brick l'*Estafette* et dans l'incendie qui avait éclaté quelques jours plus tard, occasionné par la foudre qui était tombée sur un blokauss contenant des munitions.

Expédition dans l'Aurès.

(Mai et juin 1845.)

Le 2e bataillon (capitaine PINEL); le 3e (commandant CHAPUIS), sous les ordres du colonel DE BUTTAFOCO, sont désignés pour prendre part à l'expédition dans l'Aurès, dirigée par le lieutenant général BEDEAU. Le massif de l'Aurès n'avait pas encore été exploré et recélait des tribus sauvages difficiles à atteindre par suite de la nature montagneuse du pays. Il n'y avait aucune voie de communication, aussi les soldats portaient-ils au moins huit rations de biscuit et vingt rations de vivres d'ordinaire, charge excessive, si l'on y ajoute les cartouches et le matériel de campement. Ces deux bataillons se rendent à Batna, point de concentration, et sont placés avec le 61e de ligne sous les ordres du colonel HERBILLON, commandant ce dernier régiment. La colonne quitte Batna le 1er mai et rencontre l'ennemi le 3.

Le 2e bataillon le repousse et lui enlève avec beaucoup de vigueur plusieurs positions très difficiles.

Le capitaine PINEL se fit remarquer dans cette affaire où il déploya, à la tête de ses voltigeurs, une grande bravoure et un grand sang-froid.

Le 7 mai, la colonne razzie la tribu des Beni-Oudjena et ramène au camp quatre mille moutons.

Combat d'Aïd-Oussa.

(20 mai 1845.)

Le 20 mai, le 2e bataillon, sous les ordres du colonel, participe à l'attaque d'Aïd-Oussa et opère par la rive gauche de l'Oued-Abdi. Une

section de grenadiers, commandée par le capitaine MORTEL, enlève, avec une grande intrépidité, sous les yeux de toute la colonne, un poste retranché situé dans une position presque inexpugnable, en gravissant sous un feu très vif les pentes abruptes d'un entassement de rochers sur lesquels les Arabes se croient suffisamment à l'abri ; mais ce n'est pas sans des pertes sensibles : le capitaine MORTEL est contusionné, deux grenadiers sont tués, trois sous-officiers sont blessés, ainsi que plusieurs soldats. Le bataillon, de son côté, prenait une part active à la dispersion de l'ennemi et à la prise d'Aïd-Oussa.

Dans cette expédition de plus de deux mois de marche, sans trêve ni répit, au milieu d'un pays très accidenté, où le flanquement de la colonne exigeait que l'on couronnât des hauteurs très escarpées, les soldats du 2e, désormais aguerris, se montrèrent toujours fermes, actifs, intelligents et gais comme de vrais soldats de la France. Dans les quelques affaires qui leur échurent, rien ne résista à leur impétuosité, à leur bravoure.

Expédttion du Bou-Thaleb.

(Décembre 1845. — Janvier 1846.)

Ici prend place le triste épisode du Bou-Thaleb ! Qui croirait que, sous les latitudes presque équatoriales, une colonne expéditionnaire a failli être ensevelie sous des avalanches de neige !

Heureusement pour le 2e, il n'avait fourni à l'expédition que deux compagnies d'élite, sous les ordres du brave commandant CHAPUIS, depuis général de brigade, et qui a succombé

prématurément aux fatigues d'une vie laborieuse, consacrée tout entière au service de son pays.

Le 13 décembre 1845, toutes les troupes qui doivent prendre part à l'expédition sont réunies à Ras-el-Aïoum, et placées sous les ordres du général LEVASSEUR.

Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs des 2e, 31e et 43e forment un bataillon d'élite.

Après avoir traversé en tout sens le pays des tribus hostiles au sud de Sétif, marchant le jour, tiraillant la nuit, le bataillon d'élite fut engagé sérieusement dans le défilé qui donne accès sur le village de Bou-Thaleb. Dans cet engagement, comme dans tous ceux qui suivirent et qu'il serait trop long de raconter ici, les grenadiers du 2e firent preuve de fermeté et de courage.

Le 2 janvier 1846, la colonne bivouaque à quatre heures du soir, à Aïn-el-Hed, chez les Ouled-Moussa. Deux heures avant d'y arriver, elle avait été assaillie par une tourmente de neige, le thermomètre descendant brusquement à trois degrés au-dessous de zéro.

On dresse, comme de coutume, les tentes-abris ; on essaye de faire du feu, et les soldats peuvent prendre le repas du soir ; mais la neige tombait toujours !.....

Vers le matin, des rafales d'un vent violent fouettent la neige au visage, et jettent comme à plaisir un désordre tel sur tout le terrain environnant, qu'il est impossible de s'y reconnaître.

Enfin, la position n'étant plus tenable, la colonne se met en marche à sept heures du matin, pour tâcher de gagner Sétif. Bientôt, elle

s'engage dans un long défilé débouchant en plaine; mais elle rencontre là des difficultés inouïes. L'énorme quantité de neige qu'il faut franchir, le vent furieux qui l'amoncelle à l'entrée des gorges, le froid, la fatigue, la faim, arrêtent la colonne à chaque pas, et ce n'est qu'à cinq heures du soir seulement que l'arrière-garde peut s'engager dans le défilé.

Comme dans toutes les circonstances critiques, cette arrière-garde comprenait le bataillon d'élite. La compagnie de grenadiers du 2e formait l'extrême arrière-garde.

Ce brave et malheureux bataillon reste en place une partie de la journée, laissant s'écouler lentement, péniblement, la colonne, et supportant avec une fermeté stoïque l'ouragan déchaîné sur lui. On essaye bien d'allumer quelques feux et de faire du café; mais, hélas! inutilement.

Enfin, quand à son tour l'arrière-garde veut passer le défilé, elle le trouve obstrué de bagages, de morts et de mourants..... Les trois paires de cacolets disponibles et quelques chevaux de chasseurs sont employés à relever les morts, ce qui occasionne une nouvelle perte de temps.

Elle marche toute la nuit, sans que les pertes cruelles qu'elle fait, sans que les nombreux cadavres qu'elle rencontre à chaque pas et qu'elle a le regret de ne pouvoir recueillir, sans que le froid excessif qu'elle supporte, altèrent un seul instant son moral.

Honneur à de tels soldats!

Honneur aux officiers qui les commandaient, et qui, grâce à leur énergie, à leur attitude, à leur constance, ont empêché nos pertes, déjà si douloureuses, de devenir plus grandes encore!

A six heures du soir, enfin, le lendemain 4 janvier, ces deux compagnies arrivent aux portes de Sétif, après s'être égarées plusieurs fois dans les neiges, exténuées de fatigue, de besoin et de froid; elles étaient en marche depuis trente-six heures, dans les conditions les plus mauvaises qu'il soit possible d'imaginer.

En arrivant à Sétif, elles envoient la moitié de leur monde à l'hôpital. Presque tous les officiers avaient subi les atteintes du froid et furent obligés de garder le lit pendant plusieurs mois.

Les pertes de ces deux compagnies, pendant cette nuit affreuse, diront éloquemment quelles furent leurs souffrances :

Trois sous-officiers, quinze caporaux et soldats, morts dans la neige!

Le clairon Blaise, atteint d'une manière si cruelle qu'on dut lui amputer les deux jambes!

Trente-cinq hommes enfin, ayant les extrémités plus ou moins gelées, en traitement à l'hôpital!

Une relation du colonel Herbillon signale le commandant Chapuis, commandant l'arrière-garde, et le capitaine Mortel, commandant l'extrême arrière-garde, comme ayant fait preuve de la plus grande énergie et de la plus grande vigueur.

Ouleb-Yaya-Ben-Thaleb.

(Juin 1846.)

Au mois de juin 1846, le 2e bataillon (commandant Chapuis) fait partie d'une colonne expéditionnaire envoyée chez les Ouled-Yaya-Ben-Thaleh sous les ordres du général Randon et porte glorieusement le numéro du régiment jusque dans Tébessa, pendant que le comman-

dant BOUDVILLE, tombé depuis glorieusement sous les murs de Sébastopol, fait, avec le 3e bataillon du régiment, une course chez les tribus qui tardent à payer les impôts.

Hamouchas.

(Juin 1846.)

Le 1er bataillon étant rentré à Constantine, ses deux compagnies d'élite, sous le commandement du commandant GERMANN, vont se joindre en juin 1846 à la colonne chargée de châtier les Hamouchas.

La jonction eut lieu au pied du grand Babor. De là, la colonne se porte au milieu du territoire des Hamouchas, dont on brûle les village et les moissons.

L'ennemi se dérobe pendant le jour; mais, la nuit, il harcelle sans cesse les avants-postes et rend le service très pénible.

Le 12 juillet, la colonne occupe le plateau des Beni-Rethlau et des Reboula, aux portes de la grande Kabylie.

Quoique affaiblies par leurs longues souffrances de Djidgelli, les compagnies du 2e de ligne, engagées contre les Hamouchas, rivalisent d'ardeur et de courage avec les autres troupes et participent d'une manière active et intelligente à cette expédition, qui dure vingt-cinq jours.

Nemenchas du Sud.

(Octobre 1846.)

Cette année 1846, si laborieuse pour le régiment, se termine par l'expédition des Nemenchas, à laquelle prennent part les compagnies d'élite et la 4e compagnie du 2e bataillon (capitaine PINEL),

Le 8 novembre la colonne atteint l'Oued-Arab et arrive à El-Yanah, village en pisé, si souvent pillé et ruiné. par les Nemenchas, que la plus grande partie des habitants l'ont abandonné, malgré la fertilité de son territoire.

La présence des Nemanchas ayant été signalée dans le Djebel-Chechar, les goums sont lancés contre eux et les poursuivent en remontant le cours de l'Oued-El-Arab ; les deux compagnies d'élite du 2e appuient le mouvement; vingt mille moutons tombent entre leurs mains. L'ennemi se réfugie, en toute hâte, sur les cimes du Chechar.

Après avoir exploré tous les environs, la colonne rentre à El-Yanah pour relever ses murs et mettre ce poste à l'abri d'un coup de main.

Le 9 décembre, les Nemenchas s'étant montrés, la garnison fait une sortie et leur enlève 100 tentes, 180 chameaux et 3,000 moutons; les compagnies du 2e forment l'arrière-garde pour rentrer à El-Yanah.

Pendant que les infatigables soldats du 2e bataillon se montrent jusque dans le désert, le reste du régiment s'occupe de travaux de route ou de canalisation : c'est ainsi que les belles prairies du Khroub sont, en peu de temps, dotées de canaux d'irrigation qui doivent décupler nos récoltes en fourrages.

En décembre, les compagnies d'élite du 1er bataillon partent, à dix heures du soir, à dos de mulet, et arrivent à cinq heures du matin à l'Oued-Santès (affluent de la Chemora), pour y surprendre des nomades rebelles ; mais le mauvais temps vint contrarier ce mouvement rapideet la petite colonne dut rentrer au camp, après avoir prouvé que, comme les dragons, les soldats d'Afrique servent aussi bien à cheval qu'à pied.

Ouled-Djellal et Ouled-Naïls.

(1847.)

En janvier 1847, le général HERBILLON organise une colonne contre les Djellal et les Ouled-Naïls. Les grenadiers, les voltigeurs et la 4e compagnie du 2e bataillon, venus de Biskra sous les ordres du capitaine PINEL, en font partie.

Le 10 janvier, la colonne arrive en vue de l'oasis de Djellal.

Combat de Djellal.

(10 janvier 1847).

Le village de Djellal, situé au centre de l'oasis, est entouré de palmiers et ne se révèle à l'extérieur que par le minaret de la mosquée qui domine les arbres.

La colonne s'avançait avec prudence sur la rive droite de l'Oued-Djeddi, malgré la promesse du scheick que les habitants se soumettraient, lorsque le général HERBILLON, en faisant la reconnaissance de l'oasis, vit les habitants de Djellal postés en armes derrière les murs, drapeaux déployés. Le général fait immédiatement prévenir les Arabes qu'il leur accorde deux heures pour faire leur soumission ; qu'à l'expiration de ce délai il les attaquera, s'il n'a pas de réponse satisfaisante.

Les troupes sont immédiatement partagées en deux fractions en vue de l'attaque.

Le commandant BILLON, du 31e, avec une partie doit attaquer vers le nord, tandis que l'autre partie, qui comprend les trois compagnies du 2e de ligne, reste sous les ordres du général HERBILLON pour attaquer par le sud.

Chaque fraction est accompagnée d'un obusier

dont le tir doit leur permettre d'agir simultanément. Le tir de l'obusier du commandant BILLON doit, en effet, régler son tir sur celui du général, et l'attaque doit se produire après que chaque obusier aura lancé une quarantaine d'obus sur le village.

Le premier coup de canon est tiré vers trois heures ; l'obusier du nord répond aussitôt. La poudre anime. Les balles arrivent près des artilleurs; ceux-ci rispostent bientôt sans observer d'intervalles, et le feu des obusiers qui réglait tout, devient plus serré.

Le commandant BILLON croit alors à une attaque plus vive du sud ; animé d'une noble mais imprudente ardeur, il prononce une vigoureuse attaque.

Après des efforts héroïques, cette petite troupe arrive près du village; mais, dépourvue de réserve; elle est obligée de battre en retraite après avoir perdu son chef, le commandant BILLON, tué presque à bout portant au moment de l'escalade.

Cette retraite eût été désastreuse si le général, prévenu enfin de la gravité des choses, n'eut immédiatement ordonné aux trois compagnies du 2e de ligne de se porter en avant. Le capitaine PINEL organisant six colonnes composées chacune d'un peloton, les lance sur différents points de l'oasis.

Ces petites colonnes se précipitent sur Djellal avec leur impétuosité habituelle, mais elles rencontrent les mêmes difficultés que le 31e dans l'attaque du nord et font des pertes sérieuses; le lieutenant DE NANSONTY traverse toute l'oasis avec sa section de grenadiers et rejoint le 31e de ligne.

Après une lutte acharnée qui coûte quatorze

morts au 2e de ligne, le général fait sonner le ralliement, et le capitaine PINEL est forcé d'évacuer l'oasis où il s'était maintenu malgré tous les efforts de l'ennemi.

A la nuit, les troupes étant campées, les Ouled-Djellal viennent demander l'*aman*. Ils avaient considérablement souffert : 62 des leurs avaient été tués et 90 blessés. On leur pose pour conditions de donner des otages, de rendre les morts et leurs effets et de payer, en outre, 50,000 francs d'amende.

Le lendemain ils apportent la diffah, et peu de jours après, toutes les clauses de la convention sont scrupuleusement exécutées.

Le général HERBILLON cite, dans son rapport, comme s'étant fait remarquer dans cette affaire, les officiers, sous-officiers et soldats du 2e de ligne ci-après :

MM. OUDIN, capitaine, blessé deux fois; CHAMPION DE NANSOUTY, et MONNIER, lieutenants; GODEFROY, sergent-major de voltigeurs (mort capitaine au régiment), toujours le premier à l'enlèvement des murs et jardins ; LE FRANGER, fourrier de grenadiers ; GUILLERAUX, grenadier, qui, blessé à la tête, refuse de quitter le lieu du combat ; PIERRE, voltigeur, qui dispute à l'ennemi le cadavre d'un de ses camarades ; PRUDHOMME, aide-major, soignant les blessés sous le feu. Le sous-lieutenant RÉMIAS fut légèrement blessé au début de l'affaire.

La colonne reste campée dans l'oasis de Djellal, attendant des renforts.

Le 24 janvier, le colonel de BUTTAFOCO amène de Batna les compagnies d'élite du 1er bataillon, les 3e et 5e compagnies du 2e bataillon et deux compagnies du 31e.

Le régiment fournit donc maintenant à la colonne expéditionnaire un bataillon complet (le 2e), plus deux compagnies d'élite. Aussitôt ces renforts arrivés, la colonne reprend ses marches, traversant le désert en tous sens, imposant partout le respect et l'obéissance sans livrer de combat sérieux, mais endurant aussi, en dehors des fatigues, des privations souvent bien cruelles.

Ainsi le 1er mars 1847, la colonne marchait depuis vingt heures dans le désert sans avoir pu rencontrer d'eau. Elle était bien triste et silencieuse et chacun reportant son souvenir vers la patrie lointaine, adressait un dernier adieu aux siens, lorsque, o bonheur ! des cavaliers accourent à toutes brides, montrant la direction des puits qu'ils ont découverts.

La joie renait, la marche est reprise avec ardeur et la colonne vient camper autour des sept puits romains de Mengoub.

Courses dans le Sahara de Constantine.

Pendant les mois de mars et avril 1848, le régiment fait de nombreuses excursions dans le Sahara, parmi lesquelles nous citerons celles qui ont été faites du 13 au 25 avril dans le Belesma et le Hodna, sous les ordres du colonel Canrobert (devenu depuis maréchal de France), qui vient d'être placé à la tête du régiment.

Enfin, après six ans de séjour dans la province de Constantine, qu'il a explorée dans toutes ses parties, le régiment revoit la France !

« C'est un hommage rendu à l'armée d'Afrique,
» disait le général Herbillon, dans l'ordre n° 21
» de la Division, qu'il fit paraître à l'occasion de
» la rentrée en France du 2e de ligne; la mère
» patrie lui demande ses vieilles troupes, cer-

» taine d'obtenir des régiments aussi braves que
» disciplinés. »

Retour en France.

Au mois de juin 1848, le régiment débarque à Toulon, d'où il est dirigé sur Arles.

De 1848 à 1854, le régiment occupe successivement Arles, Marseille, où par sa contenance ferme, il prévient une insurrection imminente ; Nîmes, les mines de la Grand-Combe, où il fait rentrer les ouvriers dans le devoir sans effusion de sang, les cantonnements de la Drôme (armée des Alpes), Orléans, Paris, Ruel, le Havre et Verdun, sous les ordres des colonels de BUTTAFOCO, LENOIR et NEIGRE.

En 1854, la guerre éclate entre la Turquie et la Russie qui convoite Constantinople ; mais la France et l'Angleterre oubliant leur vieille haine, volent au secours de la Turquie menacée.

Le 2e de ligne, malgré son désir, n'est pas envoyé sur le principal théâtre d'opérations ; il est dirigé sur l'armée du Nord qui est concentrée au camp de Boulogne, et fait partie de la division de Courtangis qui, en 1856, passe à l'armée de Paris, puis à l'armée de Lyon, en 1857.

Campagne d'Italie.
(1859.)

Le 2e de ligne faisait partie du 4e corps (général NIEL), de l'armée de Lyon, quand éclate la guerre entre la France et l'Autriche qui menace le Piémont, notre allié. Il appartenait à la 3e division (général DE FAILLY), 1re brigade (général O'FARREL).

Le 4e corps est transporté en chemin de fer

jusqu'à Saint-Jean-de-Maurienne, d'où il doit se rendre par étapes à Suze, en franchissant le Mont-Cenis.

Le mouvement commence le 27 avril, le régiment est embarqué le 30 et arrive le même jour à Saint-Jean-de-Maurienne.

Situation des bataillons actifs le 1er avril 1859.

ÉTAT-MAJOR.

Colonel : Levy.
Lieutenant-colonel : de Campagnon.
Sous-lieutenant officier payeur : Leroux.
Sous-lieutenant porte-drapeau : Bounhiol.

1er *Bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : Pelous.
Capitaine adjudant-major : Amiel.
Médecin-major : Mathelin.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
Grenadiers..	Schneegans.	Bourgeois,	Forest.
1re cie.	Robert.	Lallemand.	Thomas.
2e —.	Durupt.	Ratier.	Douce.
3e —.	Godefroi.	Brisset.	d'Héliand.
4e —.	Noret.	Perrot.	Petau.
Voltigeurs..	Lemonnier.	Casteran.	Martenot.

2e *Bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : Candolive,

Capitaine adjudant-major : Ponte.
Médecin aide-major : Damien.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
Grenadiers..	Bounoure.	Adam.	Belin.
1re cie.	de Vérigny.	David.	Fiard.
2e —.	Luecioni.	Ruel.	Legros.
3e —.	Biraud.	»	Dereix.
4e —.	Renucci.	Gorincourt.	Lemerle.
Voltigeurs..	Chanez.	Duclos.	de Méritens.

3e *Bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : de Montigny-Turpin.
Capitaine adjudant-major : Pallier.
Médecin aide-major : Rioublaut.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
Grenadiers..	Monneret.	Dejean.	Godin.
1re cie.	Daoust.	de Casabianca.	Duchesne.
2e —.	Jean.	Cervony.	Adam.
3e —.	Mainguy.	Bunoust.	Roslin.
4e —.	Grosjean.	Duchaillut.	Régnault.
Voltigeurs..	Douay.	Vigneaux.	Malet.

Le 1er mai, le régiment se met en marche par la vallée de l'Arc, traverse Modane, Lanslebourg

(Savoie), s'élève jusque sur le Mont-Cenis par une tourmente de neige épouvantable, descend à Suze, une des portes de l'Italie, et entre à Turin le 6 mai.

Le lendemain 7, il est à Alexandrie et, de là, va garder la ligne du Pô à Bassignana, où il échange quelques coups de fusil avec l'ennemi.

Après le combat de Montebello, il passe le Tanaro et s'établit à Sale, à quelques kilomètres du champ de bataille de Marengo.

Enfin, le 28 mai, il repasse le Tanaro, touche à Valenza, passe le Pô à Casale le 29, et bivouaque en avant de la tête du pont; franchit la Sesia à Vercelli le 30; traverse Cameriano le 31 mai, et se présente le 1er juin devant Novare.

Combat de Novare.

(1er juin 1859.)

Le 1er juin, la brigade O'Farrel, précédée par deux escadrons du 2e chasseurs et suivie de toute l'armée. se présente devant Novare, occupée par l'ennemi. Quelques dispositions pour aborder la ville sont prises par le général Niel, commandant le corps d'armée; mais, les habitants ayant affirmé que les Autrichiens battaient en retraite, on laisse le soin à la seule brigade O'Farrel de les observer. A cet effet, pendant que la colonne principale, s'engage dans les rues de la ville, le 2e bataillon, du 2e de ligne, conduit par le lieutenant-colonel de Compagnon, la tourne par les boulevards, pour aller prendre possession de la gare du chemin de fer.

La colonne principale, accueillie par les vivats enthousiastes des habitants, ne songeait plus guère aux Autrichiens, lorsque, au débouché de la grande rue sur la porte de Milan, une dé-

charge à mitraille arrête court la colonne et les manifestations. En même temps, une vive fusillade se fait entendre; les balles crépitent sur les façades des maisons faisant face à l'extérieur; mais l'ennemi, bien posté dans le faubourg, est encore invisible.

Le général O'FARREL porte immédiatement le 15e bataillon de chasseurs et les 1er et 3e bataillons du 2e ligne en avant.

Les Autrichiens sont bientôt chassés des positions qu'ils occupaient autour de la gare et de la gare elle-même où le 2e bataillon rejoint le reste du régiment.

En moins d'une heure les Autrichiens sont en pleine retraite.

Le 2e perdit dans ce combat d'arrière-garde deux tués et douze blessés, dont plusieurs mortellement, et fit quelques prisonniers.

La contenance du régiment, dans cette première affaire, fit l'admiration des habitants de Novare, dont quelques-uns se dévouèrent au point de venir relever les blessés jusqu'au delà des murs.

Le 4 juin, l'empereur confère la médaille militaire aux soldats Martin DUMONT et BILLY, qui se sont fait remarquer par leur courage à l'attaque de Novare.

A la suite de la prise de cette ville, l'armée vient s'établir à la Bicocca, célèbre position où le maréchal RADETZKY avait fait subir, en 1849, un funeste échec à l'armée piémontaise.

Le 3 juin, une forte reconnaissance offensive ayant pour but de détourner l'attention de l'ennemi des mouvements qu'exécutent la garde impériale de Novare sur Trécate et le 2e corps sur Galliate, est poussée sur Mortara et

Vigevant, villes importantes occupées par l'ennemi.

Cette reconnaissance avait aussi pour but de s'assurer que l'armée autrichienne, dont des détachements avaient été vus à Buzzoletto, ne se préparait pas à tenter le sort des armes sur le plateau de la Bicocca qui lui avait été autrefois favorable. Trois brigades du 4e corps prennent part à cette reconnaissance; la brigade O'Farrel a pour but Tornaco, où elle arrive sans combattre, Partout, en effet, l'ennemi a abandonné ses positions débordées par la marche rapide de l'armée française d'Alexandrie à Novarre. Le 4 juin a lieu la bataille de Magenta à laquelle la division de Failly ne peut prendre part par suite de l'encombrement qui existe au pont de Buffalora où défile une partie de l'armée.

Le lendemain le régiment s'établit sur le champ de bataille même, entre Ponte-Vecchio et Magenta, et reçoit la triste mission d'enterrer les morts et de relever les armes dont la terre est jonchée.

Le 6 juin, il fait une reconnaissance dans la direction d'Abbiategrasso et campe le lendemain dans les prairies humides qui entourent cette petite ville, située sur le Naviglio-Grande.

Le 8 juin, le 2e allait entrer à Milan, avec les autres troupes de la division, lorsque, près d'atteindre la porte Ticino, il reçoit l'ordre de marcher à l'ennemi.

Il se dirige alors rapidement sur Guignano. Le canon grondait au loin : c'était le canon de Melegnano (Marignan) ! Malheureusement, le 2e de ligne ne peut concourir à cette action, le 1er corps d'armée, commandé par le maréchal

BARAGUEY D'HILLIERS, flanqué par le 2e corps, ayant suffi pour rejeter les Autrichiens au delà de l'Adda.

Du 8 au 23 juin, le régiment, après avoir traversé Milan, passe successivement les nombreux affluents du Pô, qui descendent des cimes neigeuses des Alpes : le Lambro, à Pioltello; l'Adda, près de Cassano; le Serio, près d'Isso; l'Oglio, à Soncino; la Mella, à Bagnolo; enfin la Chiese, à deux kilomètres de Carpenedolo, où il asseoit son bivouac.

Bataille de Solférino.

(24 juin 1859.)

(*Inscrite sur le drapeau du régiment*).

Enfin, le grand jour a lui !... Dès cinq heures du matin, les échos retentissent du bruit de la canonnade. La division DE FAILLY part de Carpenedolo à sept heures, traverse le village de Medole, d'où l'ennemi vient d'être chassé, et reçoit, à un kilomètre plus loin, les ordres du général NIEL, commandant le corps d'armée.

A dix heures, le régiment entre en ligne à quelques kilomètres de Medole, dans une vaste plaine couverte de maïs, de mûriers, de vignes, et limitée au nord par les hauteurs de Solférino, Cavriana et Volta

L'ennemi occupe ces hauteurs; sa gauche s'étend en avant de Guidizzolo, nœud important de routes conduisant au Mincio en traversant la plaine; elle occupe l'espace compris entre la route de Castiglione à Guidizzolo et les hauteurs de Solférino, espace connu sous le nom de *Campi di Medole*. Là, le terrain uni, entièrement dépourvu de végétation, donnerait beau

jeu à sa nombreuse et belle cavalerie. Enfin son extrême gauche cherche à percer par Rebecco, où la droite de l'armée française est établie.

Le 4e corps avait naturellement pour mission d'arrêter les progrès de l'ennemi entre les deux routes qui, de Castiglione et de Medole, se dirigent sur Guidizzolo. La 1re brigade de la division DE FAILLY devait garder la route de Guidizzolo à Medole. Le 2e de ligne est en face du hameau de Baëte composé de trois corps de bâtiments, mis en état de défense par l'ennemi et situé à quatre cents mètres environ au sud de la route de Guidizzolo. Une tuilerie se remarque à deux cents mètres plus loin et à vingt mètres sur la droite. Elle se compose de deux maisons crénelées reliées par un dépôt de briques, disposées de manière à présenter un mur épais derrière lequel les tirailleurs ennemis trouvent un abri excellent. Près de la tuilerie, on remarque une excavation profonde où les ouvriers venaient chercher la terre nécessaire à la confection de leurs briques. Des gradins ont été établis dans les talus, deux rangs de défenseurs peuvent s'y placer.

De puissantes batteries, établies sur ces différents points, défendaient les abords de la route, reliaient la ferme de Baëte à la tuilerie, battaient le village de Rebecco et le chemin latéral de Ceresara.

L'aile gauche ennemie, tendant à percer sur Medole, menaçait ainsi nos communications, et comme elle était moins bien partagée sous le rapport du terrain que le centre, solidement établi sur les hauteurs de Solférino et de Cavriana, elle avait une supériorité numérique

considérable. Il est prouvé aujourd'hui, par les relations autrichiennes sur la bataille de Solférino, que le 4e corps de l'armée française s'est mesuré contre toute une armée (3e, 9e, 11e corps autrichiens), dans la proportion de un à trois.

Le 1er bataillon du 2e de ligne, déployé, se dirigeait sur la ferme de Baëte en feu, lorsqu'on s'aperçoit que, n'étant pas relié par sa gauche aux troupes déjà entrées en ligne vers la ferme de Casa Nuova, les tirailleurs ennemis menacent de le déborder; déjà, un feu de mousqueterie bien dirigé le prenait de face et de flanc. Le général O'Farrel détache alors un peloton de voltigeurs sur la gauche; celui-ci charge à la baïonnette et dégage le terrain.

Bientôt le 3e bataillon, couvert par un peloton de grenadiers (lieutenant Casteran), puis par sa 4e compagnié (capitaine Grosjean), se déploie à la droite du 1er; le 2e bataillon restant en réserve sous les ordres du lieutenant-colonel de Campagnon.

Plus à droite, le 53e de ligne et le 15e bataillon de chasseurs à pied, permettent d'étendre la ligne jusqu'au village de Rebecco, déjà occupé par quelques troupes appartenant à la division de Luzy, du 4e corps.

Rebecco est à égale distance des routes de Medole à Guidizzolo et de Ceresara à Medole, par lesquelles le 11e corps d'armée autrichien (de Veigl) fort de 25,000 combattants, semblait vouloir tourner notre droite.

Le 2e de ligne se trouvait donc face aux positions de Baëte et de la tuilerie, et le 53e plus près de Rebecco.

Vers onze heures, l'ennemi presqu'invisisible

et bien posté derrière d'excellents obstacles, commence une vive fusillade contre le régiment.

Le général de division envoie pour l'appuyer une batterie d'artillerie qui entame aussitôt avec l'ennemi une canonnade qui dure bien deux heures. L'artillerie ennemie ayant alors ralenti son feu, et le 2e bataillon étant venu se déployer à la droite du 3e, tout le régiment, moins trois compagnies du 1er bataillon laissées sous les ordres du capitaine Noret à la garde de l'artillerie, se lance à la baïonnette sur les positions ennemies, l'en chasse, en lui faisant subir des pertes sérieuses, lui prend un canon et lui fait 76 prisonniers.

L'ennemi se retire sur Guidizzolo.

Le régiment établi à la tuilerie conserve cette position toute la journée, tel est l'ordre, telle est la tâche ingrate qui échoit au brave 2e de ligne et, en général, à tout le 4e corps. Toujours dispersé en tirailleurs, obligé qu'il est de tenir avec peu de monde une vaste étendue de terrain, exposé à un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, il garde imperturbablement ses positions. Dès que les colonnes ennemies se présentent, les tirailleurs se groupent à la voix de leurs officiers, s'élancent sur elles à la baïonnette, les culbutent, les renversent, les poursuivent un instant et reviennent aux points d'appui qui leur ont été assignés.

« C'est ainsi que la baïonnette nous donnait » plus que la fusillade ne nous avait fait perdre », dit le maréchal Niel dans son rapport.

On combattait ainsi depuis plus de quatre heures; les renforts annoncés et qui auraient permis au 4e corps de marcher sur Guidizzolo n'arrivaient pas; mais, en revanche, de nouveaux

hourras et la rentrée de quelques tirailleurs avancés annoncent que l'on va avoir à supporter un choc formidable. En effet, en avant, à droite, à gauche, partout paraissent des colonnes profondes, quelques-unes débordent Baëte et la tuilerie; le régiment est obligé de se reporter en arrière.

Une de ces colonnes se présentant sur la gauche, le capitaine NORET forme avec ses trois compagnies les trois faces d'un carré autour de l'artillerie dont il a la garde.

Lorsque la colonne autrichienne est à bonne portée, l'angle gauche du carré s'ouvre et l'artillerie la mitraille sur son flanc. Bientôtla ligne ennemie est rompue, la marche des autres colonnes devient indécise.

Tout le 2ᵉ de ligne et deux bataillons du 53ᵉ se portent en avant au pas de charge. L'ennemi se retire en désordre, sans attendre le choc, laissant entre nos mains un grand nombre de prisonniers. Le régiment reprend possession de la tuilerie, pendant que l'ennemi se réforme à Guidizzolo.

Après cet effort, la brigade BATAILLE, de la division TROCHU du 3ᵉ corps, entre en ligne et vient relever dans ses positions la brigade O'FARREL, qui est ralliée en seconde ligne en arrière de la route de Medole à Guidizzolo.

Elle était à peine arrivée à sa nouvelle position que des projectiles ennemis tombent au milieu de ses rangs.

C'est le signal d'un effort suprême tenté par les Autrichiens avec toutes leurs réserves. Le 2ᵉ de ligne exténué de fatigues se reporte à la ferme de Baëte, se précipite à la baïonnette avec les autres troupes sur les masses ennemies

qui débouchent de tous côtés, et contribue ainsi à repousser la dernière attaque qui devait être dirigée sur les positions qu'elle défendait depuis le matin.

A la suite de cette charge, l'artillerie peut se mettre en batterie en avant de Rebecco, sur la route même de Guidizzolo, menaçant de couvrir de projectiles les colonnes qui oseraient encore se montrer.

Sept fois, dans cette mémorable journée, les colonnes ennemies, sans cesse renouvelées, se sont précipitées sur le régiment, déployé en tirailleurs, et sept fois elles ont été repoussées à la baïonnette avec un entrain admirable. Ni la fatigue, ni l'excessive chaleur du jour, qui devait se résoudre par un orage effroyable, ni la disproportion des forces, ni les efforts désespérés de l'ennemi, n'ont pu ébranler un instant ce brave régiment, qui a rapporté comme trophée de victoire une pièce de canons et fait cent cinquante prisonniers.

Il est sept heures du soir ; le terrain, depuis Baëte jusqu'à Rebecco ; est couvert de cadavres autrichiens ; l'orage gronde ; le village et les fermes sont en feu ; l'ennemi en retraite. Alors les bataillons du 2e se forment en colonne et on fait l'appel ; triste appel, hélas ! huit officiers tués, quinze blessés, deux cent quatorze sous-officiers et soldats mis hors de combat, dont cinquante-un tués.

On voit que les officiers avaient payé largement de leur personne. Ici le brave lieutenant-colonel de Campagnon, au plus fort de la mê ée, rassemble le 2e bataillon attaqué par des forces supérieures ; il ramène au combat ces soldats dispersés par la mitraille ; il les ranime par son

exemple. Une balle lui fracasse la cuisse ; il tombe à quelques pas de l'ennemi tenant à la main sa glorieuse épée. On se bat autour de lui, presque sur son corps ; la lutte est acharnée. « Sauvez mon épée, dit-il alors aux soldats qui l'entourent ; qu'en mourant je n'aie pas la douleur de la voir tomber aux mains de l'ennemi ! »

Près de lui, en transmettant ses ordres tombait, frappé mortellement, un officier d'un rare mérite, le capitaine adjudant-major PONTE. Non loin de là tombait également, pour ne plus se relever, le capitaine DOUAY, commandant le 3e bataillon. On l'a vu, le bras emporté par un boulet, donner encore des ordres et diriger ses soldats, électrisés par tant de courage.

A côté de ces braves et à la tête de leurs soldats étaient frappés mortellement : le capitaine GROSJEAN, les lieutenants DUCHAILLUT et de CASABIANCA, et ces deux jeunes lieutenants auxquels l'avenir promettait de belles espérances, ADAM et DUCLOS !

Le capitaine BOUNOURE avait été atteint d'un coup de feu à l'aîne ; le capitaine adjudant-major PAILLIER, d'un coup de feu au bras gauche et d'une forte contusion à la jambe droite produite par un éclat d'obus, au moment où il portait les ordres du colonel à une ligne de tirailleurs ; le capitaine LUCCIONI, qui, retenu à l'ambulance depuis plusieurs jours et pouvant à peine se soutenir, avait voulu conduire lui-même ses grenadiers au combat, fut atteint d'un coup de feu à la main droite, d'un autre à la hanche, et d'une contusion à la main gauche ; le capitaine RENUCCI, d'un coup de feu à la jambe gauche, au moment où il cherchait à faire enlever du champ de bataille le corps du lieutenant-colo-

nel; parmi les blessés sont aussi le capitaine JEAN, les lieutenants LALLEMAND et REGNAULT, les sous-lieutenants DUCHESNE, FIARD et LECOUFLET.

Enfin, avaient été contusionnés : les lieutenants GODIN et MARTENOT, et le sous-lieutenant ROSLIN.

Le général de brigade citait particulièrement dans son rapport du 25 juin le commandant PELOUS, pour la manière énergique avec laquelle il avait conduit et maintenu son bataillon au feu. Si des coups bien dirigés avaient décimé les officiers, la mitraille n'avait pas épargné les sous-officiers et soldats qui avaient eux aussi montré un entrain et un courage remarquables.

Parmi les sous-officiers, on a vu le sergent-major GIRARD et le sergent DUPAU prendre le commandement de leurs compagnies privées d'officiers, les rallier plusieurs fois dans la journée et les conduire vigoureusement au combat. Sont cités encore, le sergent-major COUADAU, légèrement blessé ; les sergents HAVARD et PAUGAM ; le fourrier BLOT ; les caporaux MOUREY et MICHEL ; le tambour PETIT ; le fusilier MOURIER, et le voltigeur DAGUET, comme s'étant toujours montrés au premier rang et n'ayant cessé de donner l'exemple d'une rare intrépidité.

Enfin, parmi les soldats, que d'actions héroïques doivent avoir été ensevelies dans l'oubli, dans cette lutte corps à corps qui a duré plus de neuf heures !

On comprend qu'après de pareils efforts et de pareils traits, l'empereur ait pu insérer dans la dépêche qu'il envoyait à l'impératrice le soir de la bataille pour lui annoncer la victoire : « Le général NIEL et son corps d'armée se sont couverts de gloire ! »

Le drapeau du 2e venait enfin de conquérir un nouveau titre. Après les glorieux souvenirs de Neuwied, Zurich, Gênes, Polostk et Fleurus, on dut y tracer en lettres d'or le nom immortel de Solférino !

Après le passage du Mincio et les opérations de l'armée entre Peschiera, Vérone et Mantoué, la paix est signée; le régiment traverse Valleggio, Guidizzolo, Castel-Goffreddo, Acqua-Fredda, Savone, Cremone, Pizzighettone, et vient occuper Plaisance et Gênes, jusqu'au printemps de 1860. Il rentre alors en France est acclamé et fêté à Nice, qui allait enfin nous être rendue et va tenir garnison à Bayonne.

Au printemps de 1862, le régiment est appelé à Toulouse.

En 1864, il est dirigé sur Perpignan, où il fait un séjour de trois années.

Au mois de mars 1867, la question du Luxembourg menaçant de compromettre la paix de l'Europe, le régiment est envoyé à Tours où le dépôt le rejoint six mois après.

Camp de Châlons.
(1868.)

En 1868, le régiment reçoit le fusil chassepot, et est envoyé au camp de Châlons pour prendre part aux grandes manœuvres auxquelles on apportait cette année une importance considérable, par suite des changements que doit subir la tactique en raison du nouvel armement.

Le régiment exécute les différents tirs avec le nouveau fusil. Les officiers surtout s'appliquent à bien connaître la nouvelle arme afin d'en bien montrer les qualités aux soldats. Aussi, le régiment fut-il fiier, lorsqu'à la suite d'un grand

concours organisé entre les officiers du corps d'armée, il apprit qu'un des siens, le capitaine MARTENOT avait obtenu le prix de l'Empereur.

Après avoir exécuté la série des manœuvres le régiment rentre par les voies rapides à Tours.

Le 9 juin 1869, le 2e bataillon (commandant SCHOLER) est envoyé par les voies ferrées à Nantes, pour maintenir l'ordre qui a été troublé à l'occasion des élections législatives. Il rentre par étapes à Tours, où il arrive le 29 juin.

Le 29 avril 1870, le dépôt du régiment, sous les ordres du major ZÉGOWITZ, est envoyé à Tulle, pendant que les bataillons actifs sont dirigés par étapes sur le camp de Châlons, pour y prendre part aux grandes manœuvres.

Le 2e régiment d'infanterie constitue, avec le 10e bataillon de chasseurs à pied et le 63e de ligne, la 1re brigade (général DE MAUDHUY) de la 3e division (général DUCROT).

GUERRE CONTRE L'ALLEMAGNE.

(1870-1871.)

Situation du régiment le 1er août 1870.

ÉTAT-MAJOR.

Colonel : de Saint-Hillier.
Lieutenant-colonel : de Boucheman.
Sous-lieutenant officier payeur : Poincelet.
Sous-lieutenant porte-drapeau : Lyon.
Médecin-major de 1re classe : Ovide-Lallement.
Médecin aide-major de 1re classe : Morin.
Chef de musique : Lègues.

1er *Bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : Scholer.
Capitaine adjudant-major : Duchesne.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re cie.	Renucci.	Girard.	Richard.
2e —.	Sciard.	Pierron.	Michel.
3e —.	Petau.	Henneieng.	Bernard de Beuvron.
4e —.	Leroux.	Milhaud.	Morère.
5e —.	Létang.	Mathely.	Richard d'Abnour.
6e —.	Malet.	Sarran.	Vessière.

2e *Bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : Gayraud.
Capitaine adjudant-major : Martenot.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re cie.	Jean.	Perotte-Deslandes.	Mellliès.
2e —.	Belin.	Blanchot.	Casteran.
3e —.	Lavigne.	Porte.	Gréville.
4e —.	Bounhiol.	Fourcade.	Gary.
5e —.	Legros.	Adam.	Leddet.
6e —.	Fiard.	Abria.	Duchesne.

3e *Bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : Pettelot.
Capitaine adjudant-major : Bonnarel.

	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re cie.	Noret.	Méance.	Horion.
2e —.	Gorincourt.	Miégeville.	Médus.
3e —.	Forest.	Pellefigue.	Fécheroulle.
4e —.	Perrot.	Douce.	Roche.
5e —.	Caradeuc.	Préla.	Vergé.
6e —.	Lemerle.	Henry.	Pierson.

Dans les premiers jours de juillet, des bruits de guerre avec l'Allemagne retentissent dans le camp.

Le 15 juillet, le corps d'armée réuni au camp de Châlons prend la dénomination de 2e corps de l'armée du Rhin et dirigé par les voies ferrées sur Saint-Avold.

Le général Ducrot, appelé à Strasbourg, est remplacé au commandement de la 3e division par le général de Laveaucoupet ; le général de Maudhuy, promu au grade de général de division, est remplacé au commandement de la 1re brigade par le général Doens.

Le 2e de ligne, embarqué à la gare de Mourmelon, débarque à Sarreguemines le 19 juillet.

Le 25 juillet, le régiment quitte Sarreguemines à une heure de l'après-midi pour se porter vers Bening, quartier général du 2e corps, et arrive à huit heures du soir, après une marche

pénible par une forte chaleur, sur les hauteurs de Cocheren, où il établit son camp.

Jusqu'au 30 juillet, le 2e de ligne occupe successivement différents emplacements sur la frontière, fournissant le service des avant-postes et poussant de fréquentes reconnaissances sur le territoire allemand.

Le 31 juillet, le quartier général du 2e corps est taansféré de Bening à Forbach ; la 3e division vient s'établir à Bécheren, les trois bataillons du 2e de ligne sont campés sur les hauteurs qui dominent au sud la route de Forbach à Sarreguemines.

Le 2 août, la division Bataille attaque Sarrebruck ; la 3e division, établie en réserve, assiste en simple spectatrice à ce combat.

Le 3 août, le 2e corps vient s'établir autour de Sarrebruck ; la 1re brigade de la 3e division campe dans la vallée qui s'étend au sud de la ville, au pied du mamelon dit l'Éperon de Spicheren.

Le 4 août, à la nuit, la 1re brigade reçoit subitement l'ordre d'abandonner la vallée de Sarrebruck et de se replier en arrière.

Après avoir exécuté ce mouvement par un chemin resserré, difficile et montueux, le régiment s'établit en arrière du village de Spicheren, sur les hauteurs qui s'étendent vers l'Est ; les deux premiers bataillons occupent la crête face au nord, le 3e bataillon est placé en potence, comme soutien d'artillerie, face à l'est, vers le débouché du vallon de Spicheren.

Bataille de Spicheren.

(6 août.)

Le 6 août, à neuf heures du matin, on entend le canon dans la direction de Sarrebruck.

Vers onze heures, la fusillade se fait entendre dans la direction de l'Eperon de Spicheren; c'est la 2e brigade qui entre en lutte avec les Prussiens qui paraissent pousser une forte reconnaissance vers cette direction et le bois situé en avant du village.

A midi, le régiment reçoit l'ordre de marcher à l'ennemi.

Le 1er bataillon (commandant SCHOLER) conserve la garde des hauteurs boisées en arrière de Spicheren et doit observer le vallon en avant de Grosbhiderstroff, par où l'on craint un mouvement tournant.

Les 5e et 6e compagnies (capitaines LÉTANG et MALET) sont envoyées dans le vallon même; mais, après avoir constaté l'inutilité de leur présence à cet endroit déjà occupé par d'autres troupes, elles marchent au feu dans la direction de l'éperon de Spicheren, se joignent au 3e bataillon et prennent part à ses opérations.

Le 2e bataillon (commandant GAYRAUD) se porte droit sur le bois situé en avant de Spicheren, en laissant le village à gauche; le général DOENS, le colonel DE SAINT-HILLIERS, le lieutenant colonel DE BOUCHEMAN marchent avec ce bataillon.

Aprés avoir traversé tout le vallon de Spicheren, ou pour mieux dire parcouru un espace de 1,500 mètres dans un terrain très inégal, le 2e bataillon s'arrête sur la crête opposée; devant lui se trouve un petit ravin de 800 mètres de largeur environ, qui le sépare du bois sur lequel il a reçu l'ordre de marcher. Après quelques instants de repos, pendant lesquels il a fait déposer les sacs, le commandant GAYRAUD lance son bataillon à l'attaque du bois qu'occupent les

l'expression même du général de LAVEAUCOUPET, et contribuant certainement pour une large part à empêcher l'ennemi de déboucher sur le plateau.

Dans cette circonstance, le capitaine PERROT, de la 4e compagnie, fait preuve d'un grand calme et d'un grand courage. Il prend avec lui une trentaine de bons tireurs, les place sur la droite du bataillon et inflige des pertes sérieuses à l'ennemi en dirigeant avec intelligence le feu de ces quelques hommes. Le capitaine PERROT ne se retire qu'après avoir été blessé à la hanche.

A 9 heures du soir, le régiment, commandé par le commandant SCHOLER, se rallie, sous la protection de l'artillerie, en arrière de Spicheren sur les hauteurs où il était campé le matin.

La retraite commence vers dix heures du soir; le 2e de ligne, escortant l'artillerie, se dirige sur Behren.

Arrivé en cet endroit, on fait l'appel et l'on constate que la journée du 6 août a coûté au régiment :

1° *Cinq officiers tués :*

M. DE SAINT-HILLIER, colonel.

MM.

1er Bon. 5e Cie. RICHARD D'ABNOUR, sous-lieutenant;
2e — 6e — DUCHESNE, sous-lieutenant;
3e — 1re — HORION, sous-lieutenant;
3e — 5e — PRELA, lieutenant.

2° *Dix-neuf officiers blessés :*

MM.

1er Bon. 6e Cie. VESSIÈRE, sous-lieutenant;

2e Bon.	6e Cei.	MARTENOT, capitaine adjudant-major ;
2e —	4e —	PEROTTE-DESLANDES, lieutenant ;
2e —	4e —	GARY, sous-lieutenant ;
3e —	2e —	GORINCOURT, capitaine ;
3e —	3e —	PELLEFIGUE, lieutenant ;
3e —	4e —	PERROT, capitaine ;
3e —	4e —	ROCHE, sous-lieutenant.

Officiers blessés tombés au pouvoir de l'ennemi :

		MM.
		DE BOUCHEMAN, lieutenant-colonel ;
1er Bon.	6e Cie.	MALET, capitaine ;
2e —	3e —	LAVIGNE, capitaine ;
2e —	3e —	GREVILLE, sous-lieutenant ;
2e —	4e —	BOUNIHOL, capitaine ;
2e —	4e —	FOURCADE, lieutenant (mort à Sarrebruck, le 25 août, des suites de sa blessure) ;
2e —	6e —	ABRIA, lieutenant, officier d'ordonnance du général DOENS.
3e —		BONNAREL, capitaine adjudant-major ;
3e —	4e —	DOUCE, lieutenant ;
3e —	5e —	FÉCHEROULLE, sous-lieutenant ;
3e —	6e —	PIERSON, sous-lieutenant.

Trois cent cinquante-sept sous-officiers, caporaux et soldats sont mis hors de combat, sur un effectif d'environ 1,700 hommes, et les quatre premières compagnies du 1er bataillon n'ont pas été engagées !

Sur ce nombre 109 sont morts sur le champ de bataille ou des suites de leurs blessures.

Que dire en présence de pareilles pertes ? Là comme partout, le brave 2e de ligne avait vigoureusement combattu, sa valeur était restée digne de ses devanciers ; mais il avait été vaincu par le nombre.

Après avoir fait le triste appel de ses pertes, le régiment croyait pouvoir prendre quelque repos; mais la retraite, avec les misères qui l'accompagnent toujours, avait commencé, entraînant avec elle des fatigues et des privations de toutes sortes.

Après une journée de combat, il marche toute la nuit pour gagner la route de Sarrebruck à Sarreguemines, sur un chemin encombré de fractions débandées d'autres corps et de voitures de toute sorte.

Enfin, au jour, on atteint la grande route de Forbach à Sarreguemines. On y était à peine engagé que le bruit court dans la colonne que les Prussiens occupent Forbach et probablement Sarreguemines. Le désordre s'accroît encore et il est à craindre qu'une panique s'empare des troupes et fasse dégénérer la retraite en déroute. Heureusement, les officiers et principalement le commandant Gayraud, épargnent ce nouveau malheur aux troupes par leur attitude énergique ; la marche sur Sarreguemines s'exécute malgré toutes les difficultés amoncelées sur la route.

On profite de tous les repos pour remettre un peu d'ordre dans les différentes fractions.

On arrive enfin à Sarreguemines, mais le 2e de ligne est dirigé sur Puttelange, qui est assigné comme lieu de rassemblement du 2e corps.

La marche est immédiatement reprise, mais

les difficultés de la route sont telles, que le camp ne peut être établi qu'à dix heures du soir, près de Puttelange.

Par suite du désordre général, il avait été impossible de faire des distributions ; presque tous les sacs étaient perdus avec les vivres qu'ils contenaient. Aux fatigues de la marche il fallait joindre la privation de nourriture !

Pour remédier au manque de vivres, on alloue une somme du 80 cent. à chaque homme, mais à quoi peut servir cette allocation dans un village dont les ressources sont absolument insuffisantes pour nourrir un corps d'armée !

Il est bientôt impossible de trouver du pain, quel que soit le prix qu'on veuille le payer.

Ce n'est que le 8 août au soir que le régiment reçoit une distribution de vivres.

Le corps d'armée se porte vers Metz, sa marche est difficile, l'encombrement des routes est considérable.

La 3e division arrive le 11 août au soir sous les murs de Metz, elle est établie en avant du fort de Queuleu.

Pendant deux jours, la division se repose et se procure à Motz des ustensiles de cuisine pour remplacer le campement perdu dans la journée du 6 ; on distribue aux hommes des bissacs en toile pour remplacer les sacs perdus.

Le maréchal Bazaine prend le commandement en chef de l'armée réunie sous Metz.

En raison des pertes qu'elle a subies le 6 août, la 3e division du 2e corps est désignée pour occuper la ville et les forts ; le 2e de ligne prend, par suite de cet ordre, les emplacements suivants :

1er bataillon, au fort de Bellecroix;

Etat-major, 2e et 3e bataillons, au fort de Queuleu, qui est inachevé et non armé.

Le 14 août, pendant que le régiment était en mouvement pour prendre les emplacements ci-dessus, on entendit le canon et une vive fusillade dans la direction nord de Grigy. C'était la bataille de Borny.

Dans la soirée, des colonnes prussiennes sortent des bois de Colombey et de Mercy-le-Haut et paraissent se diriger sur le fort de Queuleu.

Le général de LAVEAUCOUPET fait monter sur le parapet la batterie de mitrailleuses de la division et lui fait diriger son feu sur les colonnes prussiennes. L'ennemi, arrêté par cette résistence inattendue, commence contre le fort une canonnade violente, qui se prolonge jusqu'à la nuit.

A neuf heures du soir, un bataillon du 2e régiment de voltigeurs de la garde impériale vient renforcer le 2e de ligne au fort de Queuleu.

Le 15 août, M. le général ZENTZ, nouvellement promu, vient prendre le commandement de la brigade.

Les 2e et 3e bataillons travaillent avec activité à l'achèvement du fort et à son armement.

Le 16 août, on entend une violente canonnade de l'autre côté de Metz : c'est la bataille de Gravelotte.

Le 17 août, les Prussiens bombardent pendant deux heures le fort de Queuleu, qui répond faiblement, n'ayant encore que quelques pièces en batterie. M. LÈGUES, chef de musique, est blessé d'un éclat de pierre à l'épaule ; un soldat du 3e bataillon est tué, deux autres soldats sont blessés.

Le 18 août, on entend encore une violente

canonnade : c'est la bataille de Saint-Privat-la-Montagne.

Le 20 août, on apprend que Metz est complètement cerné par les Prussiens.

Par décret du 19 août, les promotions et nominations suivantes ont lieu dans l'ordre de la Légion d'honneur : au grade d'officier, le commandant GAYRAUD; au grade de chevalier, MM. BONNAREL, BOUNHIOL, MALET, capitaines; DOUCE et ABRIA, lieutenants.

La médaille militaire est conférée aux sergents-majors STEUF, STEFANI, SCHWAGER; aux sergents LAPONTERIQUE, DIDIER, LAPEYRE; au caporal HÉDAN.

Jusqu'au 31 août, on travaille avec ardeur à augmenter les défenses du fort de Queuleu; 108 pièces d'artillerie de tout calibre ont été mises en batterie; les défenses accessoires se multiplient, le fort est à l'abri de toute surprise.

Chaque jour des reconnaissances sont poussées en avant du fort; elles n'occasionnent aucun incident digne d'être signalé. L'action militaire du 2e de ligne, chargé de la défense des forts de Bellecroix et de Queuleu, est nulle pendant le restant du blocus; il ne prend part à aucune des actions qui se livrent sous Metz.

La distribution de viande de cheval est ordonnée à partir du 7 septembre, et la ration de sel est réduite à 2 grammes et demi à partir du 12 septembre.

Le 14 septembre, M. HERBILLON, chef de bataillon au 3e grenadiers de la garde, est nommé lieutenant-colonel au 2e de ligne.

Le 16 septembre, des journaux venant de Paris annoncent la proclamation du gouvernement de la Défense nationale.

Le 17 septembre, M. Voynant, lieutenant-colonel au 4e régiment de voltigeurs de la garde, est nommé colonel au 2e de ligne à titre provisoire. A sept heures du soir, le 1er bataillon (commandant Gayraud) est dirigé du fort de Bellecroix dans Metz pour assurer l'ordre dans la ville où quelques troubles se sont produits par suite de la rareté des vivres. A partir de ce jour il n'est plus distribué de sel.

Le 9 octobre, l'ordre général n° 20 apprend à l'armée les noms des militaires qui se sont particulièrement distingués dans les combats ou batailles livrés par l'armée du Rhin depuis l'ouverture des hostilités.

Les militaires qui ont été honorés de cette distinction dans le régiment sont :

MM. de Saint-Hillier, colonel; Pettelot, chef de bataillon; Perrot, capitaine; Martenot, capitaine adjudant-major; Vessière, sous-lieutenant; Arène, sergent.

Ces militaires ont fait preuve de bravoure, d'énergie et de sang-froid.

L'action qui a valu cette distinction au sergent Arène mérite d'être rapportée :

Ce sous-officier était tombé blessé sur le champ de bataille de Spicheren; il pouvait à peine marcher et allait inévitablement tomber entre les mains de cavaliers ennemis, lorsqu'il réunit autour de lui quelques blessés restés aussi en arrière; cette petite troupe, commandée par le sergent Arène qui lui communique son énergie, maintient les cavaliers ennemis à distance et rejoint ainsi le régiment le lendemain.

Par décision du 19 octobre, le maréchal Bazaine confère à titre provisoire les décora-

tions et médailles aux militaires du 2e de ligne dont les noms suivent :

Officier de la Légion d'honneur : M. PERROT, capitaine;

Chevaliers de la Légion d'honneur : MM. GRÉVILLE et FOURCADE, lieutenants;

Médailles militaires : SARÈS, FONTÈS, sergents; SERGENTON, caporal; PERRIER, clairon; CÉSAR, GRILLO, soldats.

A partir de ce jour, il paraît exister une sorte de trêve tacite avec l'ennemi; quelques coups de canon tirés de loin en loin viennent à peine troubler le morne silence qui règne dans la ville et dans les camps; on est dans l'attente d'un dénouement; les bruits les plus extraordinaires circulent dans l'armée.

Le 27 octobre, les chefs de corps, réunis chez le général de division, apprennent que la capitulation est signée; dans la soirée, le 1er bataillon est obligé d'intervenir pour maintenir l'ordre dans Metz où la population a voilé d'un crêpe noir la statue de Fabert.

A dix heures du soir, le colonel reçoit l'ordre de faire déposer, dans un fourgon qui passera le lendemain matin, le drapeau du régiment qui doit être transporté à l'arsenal pour y être brûlé avec les drapeaux des autres corps. Le colonel exécute cet ordre; mais le lieutenant MELLIÈS, porteur de l'ordre reçu la veille, accompagne le drapeau jusqu'à l'arsenal. Au refus qui lui est fait de le brûler en sa présence, il le reprend et le rapporte au fort de Queuleu où la hampe est brûlé et la partie flottante partagée entre les officiers et les sous-officiers du régiment.

Il est heureux d'avoir au moins cette consolation que le drapeau du 2e de ligne, sur lequel

étaient inscrits les noms glorieux de Neuwied (1797), Zurich (1799), Gênes (1800), Polotsk (1812), Fleurus (1815), Solférino (1859), ne figure pas parmi les trophées de Berlin!

Le 29 octobre, la captivité commence : officiers et soldats, remis entre les mains des Prussiens, sont dispersés dans toute l'Allemagne! Cette brave armée du Rhin, qui a si chèrement fait payer ses succès à l'armée prussienne, va subir dans les prisons de l'ennemi l'arrogance du vainqueur qui doit, pendant de longs mois encore, fouler aux pieds le sol de la patrie, n'ayant plus devant lui que des armées improvisées!

En captivité, un climat trop dur et une mauvaise alimentation devaient faire de nouvelles victimes : 126 hommes du régiment meurent de misère sur le sol allemand.

Pendant toute la guerre, le dépôt est resté à Tulle sous les ordres de M. le major Zégovitz. Un bataillon a été formé avec les compagnies de dépôt et envoyé à Paris où il a concouru à la formation du 5e régiment de marche.

Des compagnies sont organisées au fur et à mesure que l'on a quelques éléments et envoyées pour concourir à la formation de nouveaux régiments de marche.

Après les compagnies, on envoie des détachements sur les corps en formation ou sur ceux qui sont en présence de l'ennemi, pour combler les vides.

Le 11 avril 1871, un détachement de 100 hommes (capitaine Petau, lieutenant Perrotte-Deslandes, sous-lieutenant Lefranc, officiers rentrés de captivité), quitte Tulle pour se rendre à Versailles où il est incorporé au 36e de marche.

Ce régiment doit prendre part aux opérations sous Paris, contre la *Commune.*

Les officiers de ce détachement sont rentrés au corps au mois de septembre. Tous les trois ont été cités à l'ordre de l'armée le 5 juin 1871. M. le capitaine PETAU « Pour s'être particulièrement distingué dans les opérations du siège de Paris contre la Commune » ; M. le lieutenant PERROTTE-DESLANDES « Pour avoir arraché le drapeau rouge qui flottait sur les Buttes-Chaumont et y avoir planté le drapeau tricolore » ; M. le sous-lieutenant LEFRANC « Pour sa belle conduite pendant les opérations du siège ». Cet officier a reçu en outre la croix de la Légion d'honneur.

Après la guerre, le 2e de ligne va se reformer à Tulle ; il se composera des éléments du 2e de ligne et de ceux du 2e régiment de marche fait prisonnier de guerre à Sedan.

Mais, avant de reprendre l'historique du 2e de ligne, nous allons voir la part que le 2e de marche a prise à la guerre de 1870.

2e RÉGIMENT DE MARCHE.

Le 2e régiment de marche est formé au camp de Châlons avec 3 quatrièmes bataillons.

Sa composition est la suivante :

Lieutenant-colonel commandant : Guyot de Leuchey.

1er *bataillon* (4e du 8e de ligne).

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : Colin (absent).

Capitaine adjudant-major: Labourdette, commandant le bataillon.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Flouvat.	Rondot.	Thomas.
2e..	Sejal.	Jousselin.	Bianconi.
3e..	Gillon.	Fournials.	Lefranc.
4e..	Sauffrignon.	Hillaire.	Holubowitz
			Bastien.

2e *bataillon* (4e du 24e de ligne).

ÉTAT-MAJOR.

Commandant : Orsini.
Capitaine adjudant-major : Ranchet.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Astré.	Gorsse.	Rouan.
2e..	Decas.	Durel.	Rouvillain.
3e..	Larivière.	Grave.	Bergond.
4e..	Godard.	Danos.	Isnard.
			Bastide.

3e *bataillon* (4e du 33e de ligne).

Commandant : Côte.
Capitaine adjudant-major : Lejuste.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Sigaud.	Souvrain (décédé	»
2e..	Belot (décédé).	Eck.	Delteil.
3e..	Schreiber.	Troublé.	Thirion.
4e..	Lacomère.	Cornu.	Dubrot.

Ces bataillons ont été formés à la hâte; les hommes sont généralement mal armés, mal équipés et sans instruction militaire.

Le 18 août 1870, M. le lieutenant-colonel GUYOT DE LEUCHEY prend le commandement du régiment qui fait partie de la 1re brigade (colonel LECOMTE), de la 2e division (général DE LACRETELLE), du 12e corps d'armée (général LEBRUN). Ce corps fait partie de l'armée du maréchal de MAC-MAHON.

A partir du 21 août, l'armée se met en marche dans la direction de Metz; mais les soldats sont jeunes et nullement aguerris : il faut bientôt évacuer en arrière un grand nombre d'éclopés qui n'ont pu supporter les premières fatigues de la campagne.

Le 29 août, la division LACRETELLE, qui n'était formée que de régiments de marche, est dissoute; les régiments sont répartis dans les divers corps d'armée; le 2e régiment est désigné pour faire partie, avec le 3e régiment de tirailleurs algériens, de la 2e brigade (général CARREY DE BELLEMARE) de la 4e division (général DE LARTIGUE) du 1er corps (général DUCROT).

Le 30 août, tout le 1er corps traverse la Meuse et va camper à 1 kilomètre au nord de

Carignan. On entend la canonnade toute la journée : c'est l'attaque des Prussiens sur le 5e corps à Beaumont.

Le 31 août, le 1er corps lève le camp à la pointe du jour et marche sur Sedan.

A neuf heures du soir, le 2e de marche vient camper en arrière de la route de Givonne à Fond-de-Givonne, à peu près à hauteur de Daigny. Pendant la journée, on ne cesse d'entendre le canon; on voit les obus éclater au-dessus de Bazeilles : c'est le 12e corps aux prises avec l'ennemi.

Bataille de Sedan.

(1er septembre.)

Le 1er septembre, à 4 heures du matin, une vive fusillade s'engage du côté de Bazeilles, au sud de Sedan. L'armée prend immédiatement ses positions de combat. Le 2e de marche est placé à hauteur de Givonne, en arrière de la route de Belgique, entre Givonne et Fond-de-Givonne, avec l'ordre de rester sur la défensive, mais de défendre cette position à outrance si les Prussiens l'attaquent. Peu à peu l'action s'étend sur toute la ligne; vers six heures, le 1er corps est engagé. La 1re compagnie (capitaine Astré) du 2e bataillon est envoyée en tirailleurs. Cette compagnie se maintient au feu avec plus de sang-froid qu'on aurait pu l'espérer de la part de soldats de dix-sept jours.

Vers sept heures, la droite ennemie ayant été renforcée du côte de Givonne, une batterie d'artillerie et une section de mitrailleuses viennent s'établir sur le point culminant du plateau, à trente pas en arrière du régiment, et ouvrent un feu très vif sur l'ennemi. L'artillerie prussienne

y répond bientôt, mais ses obus tombent également sur le régiment et lui font beaucoup de mal. Cette canonnade dure plusieurs heures; les deux premiers bataillons, qui en souffraient le plus, ont pris une position un peu plus avancée.

L'artillerie française abandonne enfin le plateau couvert des cadavres de ses hommes et de ses chevaux; l'ennemi, dont les forces vont en augmentant, s'avance toujours et maintenant le 2ᵉ de marche reçoit des feux de front et d'écharpe. La chaîne des tirailleurs est renforcée et cherche à arrêter par des feux de salve les progrès incessants de l'ennemi. Ces braves jeunes gens, malgré leur mauvaise position et les pertes qu'ils éprouvent, ne veulent pas reculer; ils attendent avec impatience quelques renforts et l'ordre de marcher à l'ennemi, quand tout à coup les troupes du 7ᵉ corps, placées à la gauche du régiment, commencent la retraite. Par suite de ce mouvement, la position du 2ᵉ de marche n'est plus tenable ; il est forcé de suivre le 7ᵉ corps qui se retire sur Sedan.

La retraite commence alors, mais avec précipitation et, par suite, en désordre. L'armée tout entière, mitraillée de toutes les directions, se retire sur Sedan. Une partie du régiment reste aux remparts de la place, tandis que l'autre partie, entraînée par le général DE WIMPFEN, essaie de se reporter en avant pour faire une trouée sur Carignan; mais, après avoir marché en avant 200 mètres environ, elle est obligée de reculer également sur la place.

A cinq heures, le drapeau blanc est hissé par ordre de l'empereur au haut de la forteresse ; 20 minutes après, le feu cesse.

Les pertes du 2ᵉ de marche dans cette mal-

heureuse journée n'ont pu être établies régulièrement ; elles sont évaluées au chiffre approximatif de 400 hommes tués, blessés et disparus.

On peut cependant citer nominativement :

MM. HOLUBOWITZ, sous-lieutenant, blessé ; RANCHET, capitaine adjudant-major, blessé très grièvement ; GODARD, capitaine, tué ; DECAS, capitaine, blessé ; ECK, lieutenant, tué ; DELTHEIL, sous-lieutenant, tué ; THIRION, sous-lieutenant, blessé.

Le 2 septembre, la capitulation est signée ; le 3 septembre, les armes sont rendues et l'armée est prisonnière de guerre.

Elle séjourne pendant quelques jours dans la presqu'île d'Iges, camp que n'oublieront jamais les malheureux auxquels elle a servi de prison à la suite de ce désastre.

Il leur fallut en effet, après des fatigues excessives, rester plusieurs jours sans vivres et sans abri, malgré un temps épouvantable. La misère etait si grande que bien des soldats n'hésitèrent pas, pour y échapper, à se jeter dans la Meuse pour essayer de la traverser, malgré la présence des sentinelles prussiennes qui tiraient sur eux aussitôt qu'ils étaient à l'eau. De là, nos malheureux prisonniers furent dirigés par détachements sur les différents points de l'Allemagne.

ORGANISATION

Du 2e Régiment d'Infanterie

(21 juin 1871.)

Le 2e régiment d'infanterie est reformé à

Tulle, par la fusion du 2e de ligne et du 2e de marche.

M. le lieutenant-colonel HERBILLON prend le commandement provisoire du régiment, constitué à 3 bataillons de 6 compagnies

Le 16 août, le régiment est constitué à 4 bataillons.

Par décret en date du 24 août, M. LEBELIN DE DIONNE, lieutenant-colonel du régiment des sapeurs-pompiers de la ville de Paris, est nommé colonel au 2e de ligne en remplacement de M. le colonel VOYNANT, passé au 19e régiment provisoire. Le 2e régiment d'infanterie, définitivement reconstitué, est appelé à tenir garnison à Limoges, quartier général de la 21e division militaire (général DE LARTIGUE). Là, comme dans toutes ses garnisons antérieures, il allait faire preuve des solides qualités qui l'ont toujours fait remarquer : discipline, fermeté et modération.

Le 28 juillet, le caporal BALMIGÈRE est cité à l'ordre de la division pour le sang-froid et l'énergie dont il a fait preuve en présence d'un rassemblement qui voulait s'opposer à l'exécution d'un service commandé. Ce caporal fait charger les armes, maintient par son attitude énergique la foule à distance et exécute l'ordre qu'il a reçu.

Le 20 octobre 1872, le 1er bataillon (commandant ORSINI) va tenir garnison à Guéret.

Le 31 janvier 1873, M. le colonel LIBELIN DE DIONNE reçoit la décoration d'officier de l'instruction publique.

Le caporal SAINTURAT, qui, dans la soirée du 29 juin 1873, a montré une attitude très ferme en présence d'un rassemblement tumultueux,

reçoit des félicitations du général de division et est immédiatement nommé sergent pour ce fait.

Des récompenses avaient été accordées à la suite de la guerre de 1870 ; mais, malgré cela, beaucoup de faits brillants restés longtemps ignorés, n'avaient pas reçu la juste récompense qu'ils méritaient. Au fur et à mesure que les prisonniers rentrent d'Allemagne et que l'autorité militaire est mise au courant, des démarches sont faites pour que justice soit rendue aux braves qui ont si vaillamment versé leur sang pour la Patrie.

Les récompenses accordées au régiment dans les années de 1872 et 1873 pour faits de guerre antérieurs sont les suivantes :

Légion d'honneur.

Officier : M. DECAS, capitaine, blessé ;

Chevaliers : MM. LEJUSTE, capitaine ; FOURNIALS, lieutenant ; CAFFE, sergent-major, 7 blessures.

Médaille militaire.

BAUDOIN, soldat, blessé grièvement ; ARÈNE, sergent, blessé et cité à l'ordre de l'armée du Rhin ; ANGUINOT, sergent ; SIMON, clairon, blessés ;

VARBE, GRIMAULT, soldats, amputés ;

GUIBERT, KIEFFER, soldats, blessés ;

BARTHELEMY, caporal, amputé :

MONTGUILLON, soldat, blessé grièvement ;

BRUNNER, GROS, CHAMBAS, MAURY, soldats, blessés ;

CAPDEBIELLE, sergent-major.

Au mois d'octobre 1873, trois compagnies du

régiment, désignées par le sort, vont concourir à la formation du 136e régiment d'infanterie dont M. le lieutenant-colonel HERBILLON, du 2e de ligne, doit prendre le commandement. Par suite de la nouvelle organisation, le régiment est constitué à 3 bataillons de 6 compagnies, plus 3 compagnies de dépôt, et fait partie de la 40e brigade (général FRABOULET DE KERLEADEC), 20e division (général DE SONIS), 10e corps d'armée (général FORGEOT).

Ses nouvelles garnisons sont :

État-major, 1er et 2e bataillons : Gouvernement militaire de Paris.

3e bataillon et dépôt : Granville (Manche).

En 1875, le régiment est réorganisé conformément aux dispositions de la loi du 13 mars 1875 sur les cadres et les effectifs, en 4 bataillons de 4 compagnies chaque ; plus 2 compagnies de dépôt. L'état-major et les trois premiers bataillons constituent la partie active et restent à Paris, le 4e bataillon et le dépôt formant la portion centrale à Granville.

Le 18 mars 1876, un ordre du régiment fait connaître les félicitations adressées par le général commandant la place de Paris au sergent CAZALS et aux soldats LABBÉ, ROBERT et LEGALL pour le dévouement qu'ils ont montré dans différents sauvetages opérés lors des inondations qui ont dévasté Alfortville.

Le 13 mai, un nouvel ordre du régiment fait connaître les félicitations adressées par M. le général gouverneur de Paris et M. le général commandant la 40e brigade au nommé DEVERT (Jean), soldat de 1re classe, qui a prêté un aide énergique à des gardiens de la paix, pour l'arrestation d'un individu dangereux.

Le 15 novembre, les bataillons actifs quittent Paris en y laissant le 3e bataillon (commandant NORET), et viennent tenir garnison à Granville. Le 1er bataillon (capitaine ABADIE) est détaché à Saint-Servan, quartier général de la 20e division.

Le régiment exécute pour la première fois les manœuvres d'automne en 1877.

Ces manœuvres ont lieu dans les environs de Combourg, Dingé et Saint-Léger ; le régiment est renforcé des réservistes de la classe 1870.

Le 3e bataillon (commandant NORET) quitte Paris pour rentrer à Granville au mois de septembre 1877 et est remplacé par le 4e bataillon (commandant VIGIER).

Par décret en date du 3 juin 1879, M. LEBELIN de DIONNE, colonel du régiment, est nommé général de brigade et remplacé par décret en date du 7 juin, par M. le lieutenant-colonel GASSER, du 84e régiment d'infanterie.

En 1879, le régiment prend part aux manœuvres d'automne qui s'exécutent entre Sens-de-Bretagne et Plélan. Il est renforcé des réservistes de la classe 1872.

Au mois d'avril 1880, le 2e bataillon (commandant BONNAREL) va relever à Paris (fort de Rosny) le 4e bataillon (commandant BARBERET) qui rentre à Granville. Le 3e bataillon (commandant GUESLE) va relever à Saint-Servan le 1er bataillon (commandant BERNARD) qui rentre également à Granville.

Le 14 juillet 1880 a lieu la première fête nationale. Les drapeaux sont distribués à l'armée dans une grande revue passée à Longchamps. Les chefs de corps, accompagnés d'une députation d'officiers et de sous-officiers, vont

recevoir eux-mêmes des mains du président de la République, le précieux dépôt qu'ils doivent confier à la valeur de leurs soldats.

Sur le drapeau du régiment sont inscrit les noms glorieux de :

Zurich (1799), Gênes (1800),
Polotsk (1812), Solférino (1859).

Le régiment, renforcé des classes 1872-1874, prend part en 1881 aux manœuvres du 10e corps d'armée contre le 11e.

Campagne de Tunisie.
(1881.)

Le 2e bataillon du régiment, détaché à Paris, est désigné pour aller faire la campagne de Tunisie ; M. le commandant BONNAREL, étant en instance de retraite, est remplacé par M. le commandant BARBERET.

Composition du 2e bataillon.

Commandant : BARBERET.
Capitaine adjudant-major : RONDOT.
Médecin aide-major de 1re classe : LEGRAND.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Lassault.	Raymond, of. p.	Bourdon.
2e..	De Berlhe.	Mercier.	Fanet.
3e..	Lucas.	Bastelua.	Campagne.
4e..	Barthès.	Marretti.	Rongier.

Le 23 septembre 1881, le 2e bataillon quitte Paris pour se rendre par les voies ferrées à

Toulon où il doit s'embarquer avec les bataillons des 70e et 90e de ligne. Ces trois bataillons, faisant partie de la 7e brigade de renfort, sont embarqués le 25 septembre à bord de l'*Européen* et débarquent le 27 à Bône.

Le même jour la 1re compagnie (capitaine LASSAULT) et la 2e compagnie (capitaine DE BERLHE) partent par les voies ferrées pour Souk-Ahras où elles arrivent à neuf heures du soir.

Le 28 au matin, la 1re compagnie est dirigée par étapes au bordj de Sidi-Youssef, situé sur la frontière de Tunisie ; le reste du bataillon va rejoindre la 2e compagnie à Souk-Ahras.

Par suite de l'agitation qui règne dans la région du Kef, les trois compagnies du 2e de ligne qui sont à Souk-Ahras reçoivent l'ordre de partir pour Sidi-Youssef avec deux compagnies du 123e et un peloton du 4e hussards.

Cette colonne part le 8 octobre sous les ordres du commandant BARBERET et arrive le 10 à Sidi-Youssef.

Le 12 octobre, le bataillon du 2e de ligne, renforcé de deux compagnies de tirailleurs, d'un peloton de hussards et de 150 hommes des goums, escorte un convoi de 40,000 rations de toute nature, dirigé sur le Kef. Le 14 octobre, la 2e compagnie est désignée pour rester au Kef comme petit dépôt du bataillon; les trois autres compagnies font partie d'une colonne qui, sous les ordres du colonel DE LAROQUE, doit marcher sur Nebeur pour en châtier les habitants qui ont pris part à une attaque dirigée contre des troupes allant de Souk-el-Arba au Kef. A l'arrivée de la colonne, les Arabes font leur soumission, livrent les armes et les munitions. Le colonel DE LAROQUE rentre avec ses troupes au Kef. Le 19

octobre, il se remet en marche ayant pour objectif Teboursouk, et pour but de nettoyer le pays des contingents insurgés et de rétablir les communications télégraphiques avec Tunis.

Le 20, il enlève de vive force le défilé de Krangt-ed-Din et le 21 arrive à Bordj-Messaoudi où il établit son camp et se trouve de nouveau aux prises avec les contingents d'Ali-ben-Amar.

Dans la journée du 22, les Arabes, furieux de leurs insuccès des jours précédents, viennent tenter un nouvel assaut sur le camp; Ils sont repoussés après deux heures de combat et dispersés dans les hautes montagnes qui avoisinent le camp.

Deux compagnies du 2e de ligue (capitaines Lucas et Lassault) prennent part à ce combat et se font remarquer par l'entrain avec lequel elles se lancent sur l'ennemi.

Grâce aux bonnes dispositions prises et à la vigueur avec laquelle l'attaque est exécutée, le 2e de ligne, pour sa part, ne perd pas un homme et inflige au contraire des pertes sérieuses à l'ennemi.

M. le sous-lieutenant Bourdon s'est fait remarquer dans cette affaire par l'intelligence avec laquelle il a dirigé le feu de son peloton.

A partir de ce jour, les Arabes ne reparaissent plus autour de Bordj-Messaoudi.

Le 24 octobre, la colonne du colonel de Laroque est rejointe par celle du général d'Aubigny qui prend le commandement supérieur.

Après avoir assuré ses communications avec le Kef, le général d'Aubigny marche sur les Ouled-Ayar, dont le caïd Ali-ben-Amar a rassemblé de nouveaux contingents.

La colonne parcourt le pays en tout sens,

chassant devant elle tous les Arabes qu'elle rencontre, mais ne peut réussir à s'emparer d'Ali-Ben-Amar lui-même, dont les contingents ont été disséminés.

Le 27 octobre, l'ordre de la division n° 2 félicite les troupes de la colonne de Laroque pour l'entrain et la discipline dont elles ont fait preuve pendant les différentes opérations auxquelles elles ont pris part.

Le 11 décembre, le colonel de Laroque rentre avec ses troupes au Kef, laissant le bataillon du 2e à Ellès.

Le 12 décembre, le commandant Barberet est avisé que le bataillon du 2e de ligne doit rentrer au Kef, puis de là dans la province de Constantine. Le bataillon quitte en effet le Kef le 26 décembre et arrive le 2 janvier 1882 à Sétif, qu'il ne doit plus quitter que pour rentrer en France.

Il quitte cette place le 27 septembre 1883 pour se rendre par étapes à Bougie, où il s'embarque le 4 octobre, sur l'*Ajaccio*. Débarqué à Marseille le 7 octobre il rentre par les voies ferrées à Granville, où il arrive le 11 octobre.

Au mois de mars 1882, M. le lieutenant-colonel Defaucamberge est détaché en Tunisie où il doit exercer à Kairouan les fonctions de commandant supérieur.

Le 5 juillet, M. le colonel Gasser est promu au grade de commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur.

Les grandes manœuvres de 1882 ont lieu au mois de septembre entre Saint-James, Antrain, Mortain et Ducey. Le régiment est renforcé pour ces manœuvres par les réservistes des classes 1873-1875.

Au mois d'octobre, le 4e bataillon (comman-

dant COMTE) va remplacer à Saint-Servan le 3e bataillon (commandant GUESLE).

Par décret en date du 6 octobre 1882, M. le lieutenant-colonel DU CHAMBGE, attaché à l'état-major de la place de Paris, est nommé colonel du 2e de ligne en remplacement de M. le colonel GASSER, admis à la retraite.

Le régiment. renforcé des réservistes des classes 1874-1876, exécute les manœuvres d'automne au mois de septembre 1883, entre Pontorson, Avranches et Villedieu.

Au mois d'octobre de cette année, le 4e bataillon (capitaine adjudant-major DARDE) rentre à Granville, le détachement de Saint-Servan étant supprimé. Le 2e bataillon (capitaine LUCAS), revenant de Sétif, rallie également la portion centrale.

Un heureux hasard réunit pendant quelques jours tous les bataillons à Granville.

Une brillante réception est faite au 2e bataillon que le régiment en armes va recevoir à la gare.

Dans une courte allocution, le colonel DU CHAMBGE adresse aux officiers, sous-officiers et soldats du 2e bataillon les éloges qu'ils ont mérités par leur conduite devant l'ennemi, l'esprit de discipline et de dévouement à la patrie dont ils ont fait preuve en toutes circonstances. — Il fait ensuite placer au milieu des compagnies du bataillon le drapeau qu'elles ont honoré sur la terre africaine et les fait rentrer à la caserne en tête du régiment, au milieu d'une foule nombreuse et enthousiaste.

Quelques jours après, le 1er bataillon (commandant MELLET), devenu bataillon de forteresse, quittait Granville pour se rendre par étapes à Paris. A partir de ce jour, l'état-major, trois

bataillons et le dépôt sont réunis à Granville.

Au mois de juin 1884, le 2e bataillon, placé sous les ordres de M. le commandant GUESLE, est porté à l'effectif de guerre au moyen d'emprunts faits aux autres bataillons. Les compagnies ont double cadre d'officiers. Ce bataillon, avec lequel marche le colonel, le drapeau, la musique et les sapeurs, se rend au camp de Lessay où doivent avoir lieu les manœuvres de cette année d'une durée de quinze jours sous la direction du général DE COURCY, commandant le 10e corps d'armée.

Le général en chef se propose, dans ces manœuvres, de faire exécuter les différentes formations de combat avec les effectifs et les distances réels, ce qui ne peut avoir lieu par chaque régiment dans sa garnison.

Pendant toutes ces manœuvres, le régiment se fait remarquer par la régularité de ses mouvements, sa discipline et sa tenue.

Le général en chef manifeste à plusieurs reprises sa satisfaction au colonel.

Par décret en date du 27 décembre 1884, M. le colonel DU CHAMBGE est nommé officier de la Légion d'honneur.

Le 23 janvier 1885, le Président de la République accorde une mention honorable au soldat SOREL (François-Louis), de la 1re compagnie du dépôt, qui a arrêté le 16 septembre 1884, au péril de sa vie, un cheval emporté, attelé à une voiture.

En 1885, les manœuvres ont lieu comme l'année précédente au camp de Lessay, mais la concentration des troupes est plus considérable.

Chaque régiment du corps d'armée forme un bataillon sur le pied de guerre. La brigade de

cavalerie et quatre batteries d'artillerie doivent prendre part à des manœuvres d'une durée de un mois, prescrites par le général LEWAL, commandant en chef le 10e corps d'armée.

Le 4e bataillon (commandant GROTH) constitue le noyau de la formation du bataillon de guerre du 2e de ligne, qui est constitué, comme l'année précédente, avec des emprunts faits aux autres bataillons et avec double cadre d'officiers.

Le bataillon quitte Granville le 19 juin, avec le colonel, le drapeau, la musique et les sapeurs et rentre dans sa garnion le 18 juillet, après avoir exécuté des manœuvres analogues à celles de l'année précédente.

Comme toujours, le régiment se fait remarquer par son excellent esprit de discipline, sa vigueur et son entrain dans les marches et les manœuvres; aussi le général GOURY, inspecteur général, a-t-il inséré le passage suivant dans l'ordre qu'il laisse au corps à l'issue de l'inspection générale :

« En résumé, le colonel, bien secondé par tous « les officiers sous ses ordres, a su imprimer « au 2e d'infanterie une très bonne direction. « Aussi, ce régiment s'est-il fait remarquer au « camp de Lessay par son entrain, sa discipline « et sa résistance à la fatigue, et il a ainsi mon- « tré quel précieux concours on peut attendre « de lui le jour où il serait fait appel à son pa- « triotisme pour voler à la défense de la pa- « trie. »

Le 5 octobre 1885, le colonel félicite par la voie de l'ordre, le soldat de 2e classe DEDOURS (Maxime-Auguste), de la 2e compagnie du 3e bataillon, et le nomme soldat de 1re classe pour avoir fait preuve d'un grand courage en arrêtant

un cheval attelé qui avait renversé son conducteur et parcourait au galop une rue de Granville pleine de monde, où il aurait pu causer de graves accidents.

Enfin, camarades du 2e d'infanterie, après avoir lu ce petit livre qui contient une partie des glorieux faits de ceux qui nous ont précédé dans notre brave régiment, ne devons-nous pas être fiers d'avoir à soutenir une si belle réputation?

N'oublions pas les beaux exemples qui nous ont été laissés, et continuons à développer les belles qnalités qui ont toujours honoré le 2e d'infanterie dans toutes les circonstances.

Le jour viendra où la PATRIE faisant appel à notre dévouement, nous montrerons que nous sommes les dignes successeurs de ceux qui se sont illustrés à

Zurich, 1799;	Gênes, 1800;
Polotsk, 1812;	Solférino, 1859.

LISTE DES COLONELS

du 2e Régiment d'infanterie

DEPUIS SON ORGANISATION (1776).

Provence, 1776. — Picardie, 1780.

1. César-Joseph-Marie, marquis DE NÉDONCHEL, 18 avril 1776 (1).
2. Bernard, marquis DE FAUDOAS, 13 avril 1780.
3. Charles-Léon DE CHAVIGNY, marquis de BOUTHILLIER, 30 janvier 1785.
4. François-Richer DROUET, 25 juillet 1791.
5. Henri NADOT DE FONTENAY, 9 octobre 1792.
6. Jacques-Etienne-Joseph-Alexandre MACDONALD, 1er mars 1793.

2e demi-brigade de bataille.

7. Jean-François MARPAUDE, 26 nivôse an III.

2e régiment d'infanterie de ligne.

8. Joseph PERRIN, 1er germinal an II, chef de brigade à la 94e devenue 2e.
9. Pierre-Guillaume POUCHIN, 19 pluviôse an IX.
10. Jacques DELGA, 12 pluviôse an XIII.
11. Félix-Victor-Emmanuel-Charles, baron DE WIMPFFEN, 22 juillet 1809.
12. ....VÉRAN, 12 avril 1813.
13. Charles-Louis-Sébastien STAGLIENO, 2 juillet 1813.
14. Jean TRIPE, 13 août 1814.
15. Louis-Albert de VILLARS-BRANCAS, duc du Cereste, 12 octobre 1815.
16. François VIGO dit *Roussillon*, 5 juin 1822.
17. Auguste-Pierre de MARTIMPREY, 3 janvier 1830.

---

(1) Les dates suivant les noms indiquent les dates de nominations.

18. François VIGO dit *Roussillon* (2e fois), 21 septembre 1830.
19. Jean-Gabriel-Maurice VIDAL DE LAUZUN, 1er avril 1832.
20. Antoine Louis-François, comte DE BUTTAFUOCO, 14 avril 1844.
21. François-Certain CANROBERT, 8 novembre 1847.
22. Antoine-Louis-François comte DE BUTTAFUOCO, (2e fois), 31 mai 1848.
23. Paul-Emile-Jean-Baptiste LENOIR, 26 avril 1849.
24. Charles-Louis-Camille, baron NEIGRE, 1er novembre 1851.
25. Abraham LÉVY, 22 septembre 1855.
26. François-Gabriel VILLERMAIN, 7 mars 1861.
27. Amédée-Henri-Charles DE SAINT-HILLIERS, 13 août 1863.
28. Louis-Hippolyte VOYNANT, 12 septembre 1870.
29. Jules-Abel LEBELIN DE DIONNE, 24 août 1871.
30. Théophile-Joseph-Ignace GASSER, 7 juin 1879.
31. Joseph-Antoine-Hyacinthe DU CHAMBGE, 6 octobre 1882.

SITUATION DU RÉGIMENT

Au 1er janvier 1886.

ÉTAT-MAJOR.

MM. Du Chambge, colonel.
Langlois, lieutenant-colonel.
De la Cornillère, major.
Lavat, médecin-major de 1re classe.
Fokemberge, médecin aide-major de 1re cl.
Binet, capitaine-trésorier.
Barbey, capitaine d'habillement.
Longuet, lieutenant-adjoint au trésorier.
Lang, sous-lieutenant porte-drapeau.
Avel, chef de musique.

1er *bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

MM. Mellet, chef de bataillon.
Gœpp, capitaine adjudant-major.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Wintemberger.	Umbach.	»
2e..	Antoine.	Dellac.	Arnoult.
3e..	Cuny.	Reste.	Baudoin.
4e..	Piane.	Le Moniès de Sagazan.	Combe.

2e *bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

MM. Saglio, chef de bataillon.
Rondot, capitaine adjudant-major.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Caye.	Etienne.	Gobillard.
2e..	»	Mercier.	Gardol.
3e..	Ruffières.	Bastelica.	Chemisotte.
4e..	Constans.	Marietti.	»

3e *bataillon.*

ÉTAT-MAJOR.

MM. Digoy, chef de bataillon.
Lassault, capitaine adjudant-major.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Fauré.	Thamin.	Potier.
2e..	Lacanal.	Labrosse.	»
3e..	Henry.	Bel.	Eudes.
4e..	Rech.	Brenet.	Penanhoat.

4e *bataillon*

ÉTAT-MAJOR.

MM. Groth, chef de bataillon,
Darde, capitaine adjudant-major.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Bugnot.	»	Thopart.
2e..	Wannesson.	Portier.	Dehlinger.
3e..	Meurant.	Desteract.	Bérode.
4e..	Demonchaux.	Giroux.	Le Bouffy.

Dépôt.

Compagnies.	CAPITAINES.	LIEUTENANTS.	SOUS-LIEUTENANTS.
	MM.	MM.	MM.
1re.	Michel.	Schaëffer.	Desjardins.
2e..	Roy.	Chanudet.	»

INDEX ALPHABÉTIQUE

Des nomps propres.


LIBRAIRIE
H.C.L